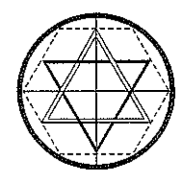


L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle

Revue L'Initiation N° 2 / 2004 Avril - Mai - Juin 2004 Trimestriel : 7 €

Revue du **Martinisme** et d[illegible] initiat[illegible]
fondée en 1888 par **Papus** et réveillé[illegible] en 1953 [illegible] **Encausse**



Couverture: Philippe Encausse dans sa bibliothèque

L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 Colombes
Téléphone & télécopie :
(entre 9h00 et 18h00)
01.47.81.84.79
yvesfred.boisset@papus.info

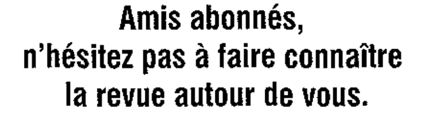
CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en Chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteur en Chef adjoint :
Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :
Jacqueline Encausse
Administrateur : Annie Boisset
Rédacteurs adjoints : Mehiel,
M.- F. Turpaud & Marc Bariteau†

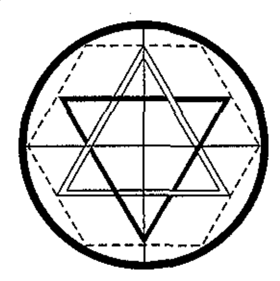
Conception graphique :
www.caetano.info





Amis abonnés,
n'hésitez pas à faire connaître
la revue autour de vous.

MERCI !



L'Initiation est également présente sur les sites web :
www.papus.info (site officiel)
www.chez.com/crp
www.france-spiritualites.com

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le Directeur : Michel Léger - 2, allée La Bruyère - 78000 Versailles
Certificat d'inscription à la commission paritaire du papier de presse du 21-09-1970 n° 50.554
Imprimerie BRAILLY - 69564 Saint-Génis Laval Cedex - Dépôt légal n° 10381 - juin 2004

Sommaire

Philippe Encausse (1906 - 1984)



Par Yves-Fred Boisset

C'est le 22 juillet 1984 que notre cher Philippe Encausse a pris son envol vers ces mondes sublimes sur lesquels il avait, sa vie durant, tenté de lever un coin du voile.

Né en 1906, il avait vu partir son père en 1916, alors qu'il n'était âgé que de dix ans. Il racontait avec émotion l'inhumation au cimetière du Père Lachaise alors que, jeune enfant, il était tout étonné de voir de nombreux hommes en redingote (comme étaient alors vêtus les gens importants). Bien sûr, à cette époque, il ne pouvait encore prendre toute la mesure du rôle que ce père avait joué au sein des milieux philosophiques et spiritualistes.

Plus tard, Philippe n'aura de cesse d'honorer la mémoire de Papus avec, en partage, sa piété filiale et son admiration pour son œuvre. Élevé par sa mère (maman Jeanne) et avec l'aide du docteur Lalande (Marc Haven), le gendre du Maître Philippe[1], il partagea sa jeunesse entre des études studieuses qui le conduisirent jusqu'à la faculté de médecine et sa passion pour le sport. Il fut, en 1924, champion universitaire de saut en hauteur. En 1935, il défendit avec succès sa thèse « Sciences Occultes et Déséquilibre Mental » devant un jury présidé par le professeur Laignel-Lavastine, célèbre psychiatre.

Durant de nombreuses années, il cumula une carrière de médecin de ville avec celle de journaliste sportif. À ce titre, il collabora comme pigiste à plusieurs journaux sportifs et, chaque dimanche à 20 heures 30, il présentait une émission radiophonique sur Radio-Paris ; il y commentait les événements sportifs de la semaine écoulée. En 1936, il fut envoyé à Barcelone par le journal «L'Intransigeant» pour couvrir les Jeux Olympiques populaires. Mais 1936, c'était aussi la Révolution et, de reporter sportif, il se transforma alors en journaliste témoin des luttes terribles que se livraient franquistes et républicains. Ses articles constituent de véritables témoignages de cette époque troublée.

Puis vint la Seconde Guerre mondiale. Mobilisé comme lieutenant-médecin, sa conduite héroïque lui valut la Croix de Guerre, Puis, démobilisé, il s'engagea dans la Résistance auprès des FFI. Dans le même temps, il fit son entrée dans

1 Philippe était le filleul posthume du Maître.

l'administration en qualité de sous-chef de bureau au « Haut Commissariat à la Jeunesse et aux Sports ». Il devait y faire une brillante carrière.

En 1949, il fut nommé chevalier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur et, en 1958, Officier dans cette même distinction.

C'est en 1953 qu'il réveilla la revue « L'Initiation ». Celle-ci sortait d'un long sommeil de quarante ans. Nous savons que cela n'alla pas sans difficultés mais Philippe était persévérant et, grâce au talent de nombreux collaborateurs, la Revue retrouva la place prépondérante que Papus avait su lui donner un demi-siècle plus tôt. Pour une histoire de la revue, je renvoie le lecteur à l'excellent article de Michel Léger publié dans le numéro 4 de 2003 (pages 232 à 239) suite à son intervention au congrès du bicentenaire Saint-Martin qui avait eu lieu à Paris en septembre 2003.

En 1991, Jacqueline Encausse, son épouse, publia un bel ouvrage intitulé « Un Serviteur Inconnu, Philippe Encausse, fils de Papus[2] ». Dans ce livre et à l'invitation de Jacqueline, de nombreux amis témoignèrent, chacun avec ses mots et à sa manière, de leur fidélité à la mémoire de Philippe. Tous mirent l'accent sur son sens aigu de la fraternité, de la générosité et de la tolérance qui reparaissait toujours après les colères (dont il fut un grand consommateur...) comme l'arc-en-ciel réapparaît toujours après l'orage.

Une anecdote en vous priant de m'excuser si je me cite.

Un jour de 1962, alors que j'attendais dans une antichambre le moment d'être reçu dans une nouvelle instance et que les organisateurs, pour diverses raisons, avaient pris un retard de près d'une heure, je vis Philippe partir en claquant la porte et dénonçant à haute voix le b. qui présidait à cette organisation. J'en étais fort attristé car je tenais beaucoup à sa présence ce jour-là. Mais qu'y faire ? Or, quelques instants après, je revis Philippe revenir à la grande stupéfaction de tous les assistants et à la mienne en particulier. J'ai supposé qu'il était juste allé boire un café au bistrot du coin de la rue, le temps de laisser tomber sa colère qui, au demeurant, était parfaitement justifiée. Bien des années plus tard et dans des circonstances analogues, j'eus la même réaction et, pensant à lui, j'adoptai la même attitude.

2 Éditions Cariscript, Paris.

C'est le 27 juillet 1984 que Philippe fut inhumé dans la tombe où, depuis 1916, repose la dépouille de Papus. Je ne pus malheureusement être présent à cette émouvante cérémonie, étant à cette même date retenu en province par un deuil familial. Mais je sais que nombreux furent les fidèles rassemblés autour de cette tombe. Plus tard, Jacqueline fit incruster dans la croix qui surplombe cette tombe une photo-médaillon de Philippe. Et, chaque année, un dimanche proche du 25 octobre (date anniversaire de la désincarnation de Papus), nous sommes quelques uns à nous recueillir devant cette tombe où nous associons en un unique hommage ces deux grandes figures du christianisme véritable, celui de l'Amour et de la Connaissance.

C'est en 1923, à l'âge de dix-sept ans, que Philippe Encausse a donné sa première conférence. Elle sera bien sûr suivie de très nombreuses autres dans lesquelles son esprit éclectique pourra se manifester pour le bonheur de ses auditeurs.

En 1985, la revue publia cette première conférence que Jacqueline avait retrouvé, sous sa forme manuscrite, dans les archives de Philippe. Aujourd'hui, en hommage à notre ami, nous avons le plaisir de republier cette conférence.



Philippe Encausse

Ma première conférence : exposé sur Michelet

Faite en l'an de grâce 1923, le 6 janvier, à l'Ecole Duvignau de Lanneau

Par Philippe Encausse



Avant de nous occuper de l'un des plus grands historiens du dix-neuvième siècle, avant de célébrer la gloire de Michelet, il conviendrait peut-être de dire quelques mots sur les étapes successives du genre historique à travers les dix-septième et dix-huitième siècles.

L'histoire et la poésie lyrique, telles sont les deux lacunes apparentes de notre littérature classique. En effet, durant trois cents ans, de la Renaissance au Romantisme, l'art si cher à Hérodote est bien faiblement représenté en France. Nous avons d'abord «L'histoire des variations» de Bossuet, œuvre de controverse et le «Discours sur l'histoire universelle», œuvre de... théologie. Avec «L'esprit des lois» de Montesquieu, nous arrivons déjà à un degré plus haut.

Toutefois, le seul homme chez qui nous pourrons constater... l'embryon en quelque sorte de l'histoire telle que nous la comprenons, sera un certain Jean-Baptiste Arrouet dit Voltaire !

Il est peut-être, avant Chateaubriand, le précurseur de nos grands historiens modernes. Malheureusement, en faisant l'histoire de la civilisation, Monsieur de Voltaire n'avait donné qu'une esquisse de l'histoire de France.

Il était temps que de véritables historiens vinssent relever la dignité du genre et rappeler à ceux qui demeuraient sceptiques, que si les Français n'ont pas tout à fait «la tête épique», du moins sont-ils capables de raconter la vie de leur pays avec autant de bonheur que les bardes antiques.

Dès le début du dix-huitième siècle, Fénelon s'était plaint de ce que l'on ne pouvait rien lire de passable en France sur l'histoire de notre pays ! Et Augustin Thierry écrivait lui-même en 1827 :

> *«Existe-t-il une histoire de France qui reproduise avec fidélité les idées, les sentiments, les mœurs des hommes qui nous ont transmis le nom que nous portons et dont la destinée a préparé la nôtre ?».*

Et passant rapidement en revue tous les historiens ou prétendus tels de notre pays, il démontrait nettement l'inanité de leurs écrits, les monstruosités de leurs dires !

Mais l'avenir, ce grand maître des hommes, allait se charger de lui répondre : Nos pères assistèrent à l'essor d'une magnifique envolée d'historiens qui, tels les Virgile, les Tite-Live, les Tacite, etc. chantèrent l'histoire nationale de leur pays, ses joies comme ses peines, ses jours de défaite comme ses jours de triomphe !

Quelles purent être les causes de ce réveil ? On en remarque généralement trois. D'abord le progrès des sciences, c'est-à-dire la création des musées, les grandes découvertes scientifiques, les inventions nouvelles. Ensuite le Romantisme, par son imagination créatrice, par sa recherche et sa divination de la couleur locale, vint en aide à l'érudition et vivifia la critique. Enfin, le grand réveil de patriotisme que la révolution provoqua, donna à l'histoire un intérêt qui attira de son côté auteurs et lecteurs. Puis la lutte des partis après la Restauration, profita aux études historiques en ce sens que les libéraux s'efforcèrent de fonder leurs revendications et les droits nouveaux sur le développement antérieur de la Nation. Ils allèrent chercher jusqu'aux temps féodaux et aux invasions barbares les germes de l'Etat contemporain ! Tels furent les principaux mouvements qui déclenchèrent le réveil si éblouissant de l'histoire au dix-neuvième siècle.

Dès le début l'on distingua deux courants, deux tendances : l'un s'appliquait surtout à dégager la philosophie de l'histoire, et reprenait les idées de Montesquieu et de Voltaire. L'autre, au contraire, ne voyait dans l'histoire que la résurrection du passé ! Ceux-là avaient pour père Monsieur de Chateaubriand !

N'oublions pas, en effet, que l'auteur du «Génie du christianisme» avec son sixième livre des «Martyrs» et des «Francs sauvages», fut le principal initiateur du mouvement.

Augustin Thierry nous dit dans ses mémoires :

> *«L'effet que produisit sur moi le chant de guerre des Francs, eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et me promenant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix en faisant sonner mes pas sur le pavé «Pharamond, Pharamond» nous avons combattu avec l'épée. Ce moment d'enthousiasme, ajoute-t-il, fut peut-être décisif pour ma vocation à venir ! »*

et nous savons combien A. Thierry a tenu parole ! Mais il était un homme qui mieux encore que Thierry, a personnifié cette école, nous voulons dire Michelet.

Ce qu'Augustin Thierry voulut être et ne fut pas pleinement, Jules Michelet le fut avec une incomparable puissance ! Michelet a eut ses erreurs, ses préjugés, ses haines. Ame infiniment tendre, il a détesté furieusement certaines idées et les hommes qui représentaient ces idées ; et cela, parce qu'il est sorti des entrailles de ce peuple dont il devait si passionnément interroger et sonder l'âme obscure tout le long de notre histoire nationale !

Michelet a connu la misère ! Fils d'un petit imprimeur ruiné par le Consulat, il a souffert de la faim ! Bien souvent, lorsqu'il rentrait exténué de ses classes, où il s'était dépensé énormément pour être le premier, il ne trouvait qu'un repas piteux, plus que piteux ! Aussi, comprenant puis excusant ces révoltes passagères, nous ne verrons plus en Michelet que celui qui, à l'apogée de sa gloire, a prononcé ces mots d'une simplicité si grandiose :

> *«Les gens contrefaits, les infirmes, les faibles et même les animaux qui souvent nous touchent de si près, m'émeuvent ; je voudrais que tout autour de moi fut heureux !»*

Dans ce cœur si large, si généreux, il y avait à côté des victimes et des humbles, une place encore plus grande pour la Patrie ! La Patrie ! mais c'est tout Michelet. Michelet a vécu pour la France. C'est pour elle qu'il écrivit son histoire, c'est elle qu'il pleurera en ces termes :

> *«...Eh bien ! ma grande France, s'il a fallu pour retrouver ta vie qu'un homme se donnât, passât et repassât tant de fois le fleuve des morts,*

> *il se console et te remercie encore, et son plus grand chagrin c'est qu'il faut te quitter ici !»...*

A peine sorti du collège, Michelet s'appliqua à l'histoire. Vico lui fournit une philosophie pour débrouiller et classer les faits. Après divers essais, il entreprit son «Histoire de France», qui, pendant près de quarante ans, de 1830 à 1868, sera sa vie ! «Cette œuvre d'environ quarante ans, nous dit-il, fut conçue d'un moment de l'éclair de juillet. Dans ces jours mémorables une grande lumière se fit et j'aperçus la France !» Elle avait des annales et non point une histoire. Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée.

Et le premier, Michelet la vit comme une âme et comme une personne. Ainsi, le problème historique se posa pour lui comme une résurrection de la vie intégrale. A. Thierry se contentait de regarder les races. Michelet sentit qu'aux races il fallait donner une bonne forte base, la terre qui les porta et qui les nourrit. Sans une base géographique, le peuple, l'acteur historique, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque ! Et comme le dit Michelet:

> *«Ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action ; par le climat, la nourriture, etc. il y influe de cent manières. Tel le nid tel l'oiseau, tel la patrie tel l'homme».*

Michelet s'appliquera donc à marquer puissamment la physionomie de chaque région au physique, comme au moral.

Augustin Thierry posait l'antagonisme des races comme donnée primordiale et comme loi supérieure de l'histoire. Il lui semblait au bout de dix siècles, retrouver les vainqueurs et vaincus face à face. La fausseté de cette conception choque Michelet. Au lieu de races immuables, il aperçoit le puissant travail de soi sur soi, où la France par son progrès propre, va transformant tous ses éléments bruts. La France a fait la France ! Mais il comprit qu'il ne fallait pas non plus s'arrêter aux surfaces, aux décors de l'histoire, qu'il était bon de ne pas trop imiter de Barante ici, mais qu'il s'agissait au contraire en montrant la vie, d'expliquer la vie ! Voilà comment Michelet a conçu sa tâche. Il fallait pour en venir à bout deux conditions difficiles à réunir : la science et la poésie. Michelet les a eues toutes les deux ! A. Thierry, lui, avait tenté de retourner aux sources ; Michelet,

reprenant les idées de M. de Voltaire, a une documentation encore plus complète. Il interroge les œuvres de la littérature et de l'art. Une pièce de procédure ou un livre de dévotion lui révèlent la vie d'une époque !

Enfin, à sa grande joie, il est nommé chef de la section historique aux Archives nationales ! Il avait désormais sous la main, à sa discrétion, dans cette masse de documents, le dossier authentique, inconnu de la vie : la France ! Il en tira parti avec une allégresse, une activité, une intelligence admirable. Il aborda son travail d'historien dans un élan d'amour pour les masses anonymes dans lesquelles la France avait successivement vécu et par qui elle s'était faite.

Michelet était un sensitif ; un homme de cœur. A cette sensibilité extrême, il unissait tous les plus rares dons de l'artiste, la puissance d'évocation, l'imagination visionnaire.

Michelet a cru s'éloigner des Romantiques autant que des Doctrinaires. En réalité, son histoire est un chef-d'œuvre de l'art romantique ! Témoin ce magnifique passage sur le fisc :

> *...« Sous Philippe le Bel, le fisc, ce monstre, ce géant, naît altéré, affamé, édenté. Il crie en naissant comme le Gargantua de Rabelais : à manger, à boire ! L'enfant terrible dont rien ne peut saouler la faim atroce, mangera au besoin de la chair et boira du sang ! C'est le cyclone, l'ogre, la gargouille dévorante de la Seine. La tête du monstre s'appelle le grand conseil ; ses longues griffes sont au Parlement ; l'organe digestif est la Chambre des comptes...»*

De plus, Michelet vit littéralement ce qu'il raconte. Son cœur mène sa pensée. Depuis l'invasion barbare jusqu'à la Révolution française, il nous donne moins l'histoire de la France que les émotions de Jules Michelet ! Nous regardons notre histoire se refléter dans l'âme lyrique de Michelet, et nous n'atteignons les faits qu'à travers les réactions fiévreuses du narrateur.

> « ...Je suis brisé, rompu, j'ai à la lettre vécu mon roman, la destinée de mes héros ; avec eux j'ai trop aimé, trop souffert...»

Michelet restera surtout connu comme l'historien du Moyen Age. C'est là qu'il a touché le but qu'il avait fixé à l'histoire : la résurrection intégrale du Passé ! Les pages qu'il consacre dans ce chapitre à Jeanne la bonne Lorraine, peuvent être étudiées comme contenant tout le génie de Michelet, ... œuvre à la fois lyrique et pittoresque, l'histoire de France de Michelet est un des chefs-d'œuvre de l'art Romantique ! Doué de tous les dons de l'historien, Michelet a eut les défauts de son génie. Il ne saurait être un maître, mais il peut être encore un initiateur, et quel initiateur !

Ainsi, à la fin du dix-neuvième siècle, l'histoire est créée ; mais il lui reste encore un effort à faire pour être une science véritable. Cependant, lorsque nous considérerons le grand cœur de Michelet, lorsque nous verrons avec quelle ardeur et quelle foi il a embrassé l'histoire du plus noble des pays, nous nous inclinerons devant ce grand Français, et, comme autrefois à la mort des souverains, retentira dans le cœur des foules le cri qui, pour les peuples, résumait tout à la fois leur douleur et leur allégresse :

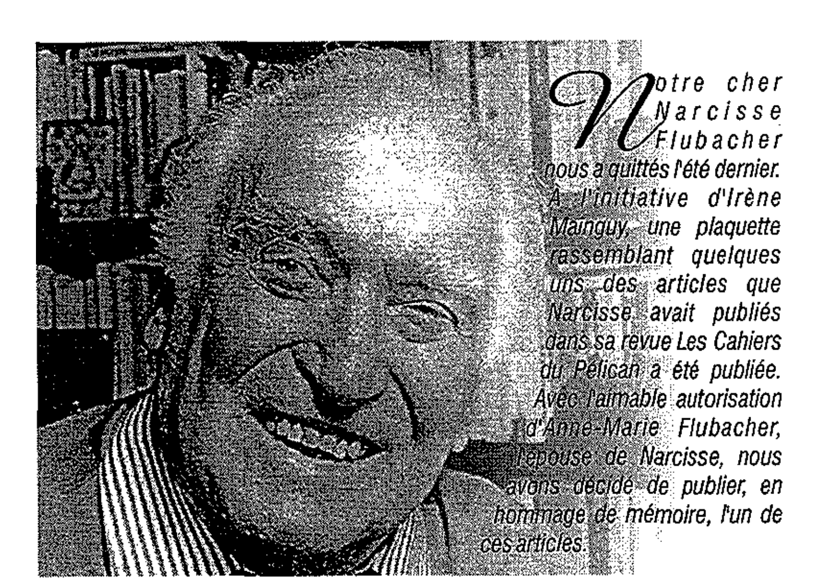
MICHELET est mort, Vive MICHELET !



Jules Michelet (1798 -1874)

Spiritualité initiatique

Par Narcisse Flubacher



Notre cher Narcisse Flubacher nous a quittés l'été dernier. À l'initiative d'Irène Mainguy, une plaquette rassemblant quelques uns des articles que Narcisse avait publiés dans sa revue Les Cahiers du Pélican a été publiée. Avec l'aimable autorisation d'Anne-Marie Flubacher, l'épouse de Narcisse, nous avons décidé de publier, en hommage de mémoire, l'un de ces articles.

> «C'est à ces valeurs spirituelles, portées comme un flambeau par un noyau de Maîtres qui ne prétendent pas détenir la vérité mais qui tentent de s'en approcher chaque jour en la cherchant avec ardeur, aidés par la force de l'amour fraternel, que nous plaçons notre confiance en l'avenir».

Le mot **spiritualité** prend une signification particulière au moment où s'écroule un monde construit sur le matérialisme élevé à la hauteur d'une théorie sociale et économique. Les vieilles classifications élaborées au siècle dernier n'ont plus cours. Pourtant, il n'y a dans ces termes usés aucune antinomie, matérialisme et spiritualisme ne doivent pas forcément s'exclure. Ce sont des réalités qui peuvent être complémentaires. Le temps est peut-être venu où, selon la prédiction d'Ernest Renan : *Tout cela sera réconcilié un jour.*

Dans notre conception, le spiritualiste est celui qui accorde la primauté à l'esprit tout en dominant la matière.

Le débat ne date pas d'aujourd'hui, et au moment où il entre dans une phase décisive, il est intéressant de rappeler le duel verbal qui a opposé Karl Marx à notre Frère Pierre Joseph Proudhon, marqué par deux livres. Comme Proudhon avait écrit «Philosophie de la misère», Karl Marx lui a répondu par «Misère de la philosophie», prétendant porter le débat sur le terrain du socialisme scientifique. On sait que le XIXe siècle prétendait trouver la vérité par la science, ce qui constituait un argument irréfutable. Proudhon, défenseur du socialisme utopique, se prononce pour une société basée sur la Justice, qui était un de ses chevaux de bataille. Ce dualisme verbal prend aujourd'hui une saveur particulière.

Si ceux qui avaient l'ambition de changer le monde par le matérialisme ont fait la démonstration de leur impuissance, le monde dit libre n'est pas blanc comme neige, et sous le couvert de cette liberté il donne libre cours à sa volonté de puissance. La «Crise du monde moderne» illustre parfaitement cet antagonisme, et c'est précisément le titre d'un ouvrage de René Guénon, auteur qui parlant de l'initiation a dit :

> *«L'essence et le but de l'initiation sont toujours et partout les mêmes, les modalités seules diffèrent, par adaptation aux temps et aux lieux. Cette adaptation elle-même, pour être légitime, ne doit jamais être une II innovation», c'est-à-dire le produit d'une fantaisie individuelle quelconque, mais que, comme celles des formes traditionnelles en général, elles doivent toujours procéder, en définitive, d'une origine II non humaine» sans laquelle il ne saurait y avoir réellement ni tradition, ni initiation, mais seulement quelqu'une de ces II parodies» que nous rencontrons si fréquemment dans la vie moderne...*

Ces lignes roboratives, extraites des «Aperçus sur l'initiation», me permettent d'entrer dans le vif du sujet. Avant d'aborder l'initiation, cherchons quelles peuvent être ces parodies dénoncées par Guénon. La première distinction qu'il faut faire, c'est de marquer la différence entre la voie initiatique et la voie mystique, distinction qui n'est pas toujours faite et qui conduit à la confusion des genres. Le mysticisme relève exclusivement du domaine religieux et par conséquent exotérique. Il se caractérise par la passivité, il est à l'opposé de la méthode initiatique dont on a voulu vous indiquer le caractère actif en vous faisant exécuter votre premier travail sur la pierre brute.

Il n'est pas superflu, pour faciliter la compréhension de l'initiation, de signaler quelques erreurs d'interprétation sur sa nature et ses buts. C'est ainsi qu'il faut rappeler que l'initiation ne se limite pas au domaine d'ordre moral ou social. On ne voit pas, en effet, quelle serait la valeur d'une initiation qui se limiterait en somme à une éducation profane.

Tant qu'on se bornera à moraliser sur les symboles, avec des intentions aussi louables que possible, on ne fera pas oeuvre initiatique. Il n'est pas question de nier que la connaissance initiatique génère des implications d'ordre moral ou social, comme la bienfaisance, mais il ne faut pas confondre l'essentiel et l'accessoire. Dans un autre ordre d'idée, il en est de même au sujet des pouvoirs psychiques des clairvoyants et des guérisseurs, qui peuvent très bien exister sans le moindre rapport avec le domaine spirituel.

Est-il nécessaire de dire à des maçons que les domaines religieux et initiatiques ne se confondent pas ? Dans les premiers cas la recherche consiste à obtenir un état de grâce, une «béatitude» qui doit descendre sur nous, alors que l'initiation doit nous permettre d'atteindre un état supérieur par le travail initiatique. C'est pour cela que l'initiation est réservée à une élite et qu'elle exige des qualifications qu'il faut déceler chez le candidat, si l'on ne veut pas aller au devant d'une déconvenue.

Ainsi que le dit René Guénon :

> *«L'intérieur ne peut être produit par l'extérieur non plus que le centre par la circonférence, ni le supérieur par l'inférieur, non plus que l'esprit par le corps, pas plus qu'un fleuve ne remonte à sa source. Prétendre que l'initiation pourrait être issue d'une religion, c'est renverser les rapports normaux. L'ésotérisme est à l'exotérisme ce qu'est l'esprit par rapport au corps, si bien que lorsqu'une religion a perdu tout point de contact avec l'ésotérisme, il n y reste plus que lettre morte. Ce qui la vivifiait, c'était la communication effective avec le principe.»*

C'est pourquoi l'Eglise est basée sur Pierre alors que nous nous réclamons de Saint-Jean, comme les Loges symboliques qui portent son nom.

Examinons encore si la franc-maçonnerie est une société philosophique. Un jeune Frère de notre Atelier a excellemment traité ce sujet dans une partie de son travail d'Apprenti en définissant notre «philosophie» comme une recherche de la sagesse. Certes nous sommes des philosophes dans le vrai sens de cette interprétation. Mais nous sommes plus que cela, car un philosophe qui ne serait pas un initié ne pourra jamais pénétrer le sens profond d'un symbole, il y a là quelque chose qui dépasse sa compréhension.

Le propre de la philosophie est d'être analytique alors que le symbolisme est essentiellement synthétique, il tente de trouver une explication globale en communication directe avec son être intérieur. Je reprends ici une idée déjà développée dans une planche précédente: La forme du langage est de nature discursive, analytique, comme la raison humaine dont elle est l'instrument, alors que le symbolisme est intuitif, global, ce qui le rend infiniment plus apte à servir de point d'appui à cette intuition intellectuelle supra rationnelle, qui sert de moyen d'expression à toutes les organisations initiatiques, et qui permet d'aller plus loin que le savoir profane dans ce domaine si particulier de l'être intérieur.

Abordons maintenant les conditions nécessaires à celui qui veut s'engager sur la voie initiatique. La première est la principale, car je laisse de côté le problème des disqualifications, est une certaine aptitude ou disposition naturelle sans laquelle tout effort demeurerait vain, car l'homme ne peut développer que ce qu'il porte en lui. Il faut donc qu'il soit **initiable**, c'est-à-dire posséder les qualifications indispensables, qui ne sont pas toujours faciles à déceler. L'écueil à éviter, c'est le candidat qui nous considère comme des maîtres qu'il recherche pour s'élever et se perfectionner. C'est trop facile, et nous devons éviter à tout prix de tomber dans ce piège. Nous devons rechercher des hommes de caractère, capables de passer à **l'acte**. Attention, je ne parle pas d'action politique, sociale ou humanitaires, mais à l'acte qui est le propre de toute démarche initiatique. D'autre part, une instruction supérieure, des diplômes, ne sont pas forcément un gage de la valeur du candidat. Souvenons-nous que Montaigne préférait une tête bien faite à une tête bien pleine et que dans un récipient plein à ras bord, on ne peut pas mettre grand chose. D'autre part le dépouillement des métaux sera d'autant plus laborieux pour celui qui accorde une valeur importante aux titres et aux considérations sociales. Il devra abandonner ce savoir profane pour aborder la connaissance véritable.

Nous devons faire dans chaque cas un bilan spirituel et répondre sans ambiguïté à cette question: Quel bénéfice le profane pourra-t-il recevoir de son initiation? L'admission d'un élément non qualifié ne peut que nuire à la franc-maçonnerie et contribuer à sa dégénérescence. Evitons l'attrait de la quantité, la qualité seule est importante et nous permettra de réaliser nos buts. Le rayonnement spirituel de l'Ordre est de nature plus subtile et ne dépend pas de ces facteurs quantitatifs qui sont très en vogue auprès des medias.

On s'initie soi-même, entendons-nous parfois. Cela est vrai dans la mesure où l'initiation demande un effort personnel de l'initié virtuel, effort de recherche qui n'aura pas de fin, car le travail du maçon ne s'arrête jamais. Mais encore faut-il que J'initié soit rattaché à une organisation traditionnelle régulière qui lui permette de **renaître** à la vie initiatique. Car nous ne possédons pas sans autre un état qui nous permette d'accéder aux degrés initiatiques, d'autant plus que tous ceux qui étudient ces questions s'accordent à dire que nous sommes dans un temps où la connaissance spirituelle est obscurcie. Nous savons bien que la connaissance initiatique ne se communique pas à la faveur d'un professeur qui enseigne à des élèves, car elle est de par sa nature incommunicable et intransmissible.

Ce qui peut s'enseigner, c'est seulement la méthode, par le moyen des rites et des symboles, qui constituent en quelque sorte le support facilitant le travail à accomplir. C'est le rôle de la transmission initiatique. La lumière qui est reçue lors *de cette seconde naissance est une vibration qui est transmise, et qui ne peut* être mesurée comme un phénomène de physique, c'est le point de départ, le choc initial qui illumine le chaos des idées disparates accumulées jusqu'à cet instant, et qui, par un lent travail de remise en ordre va permettre à la personnalité de s'épanouir et de résister aux emprises négatives qui ne manqueront pas de l'assaillir. Ce sont ces obstacles que j'on désigne sous le nom de **gardiens du seuil.** Le but essentiel et final de *l'initiation dépasse le domaine de l'individualité*, il est obtenu à l'aide d'un élément supra humain que la franc-maçonnerie invoque sous le nom de Grand Architecte de l'Univers. On peut résumer par les trois termes : **Qualification - Transmission Travail**

1. la qualification constitue la base de l'édifice à ériger. Sans elle, on construit sur le sable.

2. la transmission, par le rattachement à une organisation traditionnelle, permet au néophyte d'être intégré et d'ordonner sa potentialité.

3. le travail intérieur s'effectuera progressivement, d'échelon en échelon, par le moyen des rites appropriés.
Ces rites appropriés, ce sont tout d'abord les épreuves préparatoires à l'initiation, dont la première et la plus importante est celle du **Cabinet de Réflexion.**

Les ***voyages symboliques*** *se présentent comme une Quête dans le sens où on* l'entendait au Moyen Âge, conduisant des ténèbres du monde profane à la lumière initiatique. Ces épreuves sont les rites de purification par les éléments au sens traditionnel de ce terme, comme le comprenaient les initiés aux mystères d'Eleusis. Ils ont pour but de ramener le néophyte à l'état de materia prima apte à recevoir la vibration du Fiat lux initiatique. Cette seconde naissance s'effectue *dans les ténèbres, phase d'obscurité où la transformation commence.*
C'est le moment de se reposer la question de l'existence du secret maçonnique. La Franc-maçonnerie a-t-elle des secrets, un secret, ou pas de secret? Le problème est souvent mal posé. S'il s'agit de mots, signes et attouchements, ce sont là caractères humains, divulgués depuis longtemps dans le monde profane.

Au contraire, le secret initiatique appartient au domaine de l'inexprimable. Dans ses Mémoires, Casanova de Seingalt a écrit :

> *«... Le secret de la maçonnerie est inviolable par sa nature, puisque le Maçon qui le sait ne le sait que pour l'avoir deviné. Il ne l'a appris de personne, il l'a découvert à force d'aller en Loge, d'observer, de raisonner, de déduire. Lorsqu'il y est parvenu, il se garde bien de faire part de sa découverte, fut- ce à son meilleur ami, puisque s'il n'a pas eu le talent de le pénétrer, il n'aura pas non plus celui d'en tirer en l'apprenant oralement. Ce secret sera donc toujours un secret.»*

Alors que tout secret extérieur peut toujours être trahi, *le secret initiatique ne peut* jamais l'être car il est le résultat de l'initiation et les mots ne pourront jamais l'exprimer.
On peut s'interroger sur la valeur d'une transmission initiatique qui n'aurait pas une origine historique légitime. Cette transmission se situe ésotériquement dans un temps et un espace convenus, déterminés et éclairés symboliquement. Les normes profanes n'ont plus cours dans ces *dimensions symboliques. Ne dit-on* pas que la franc-maçonnerie remonte «à des temps immémoriaux» ?

Celui qui transmet J'initiation est le support d'une influence, et l'on dit que l'initiation -comme les sacrements - est valable pour l'éternité, même si celui qui a officié est indigne. Cette parole est difficile à accepter, pourtant elle est rassurante, car l'indignité, si elle est constatée, ne remettrait pas en cause la validité de l'initiation, le transmetteur n'étant que l'anneau d'une chaîne dont le point de départ se situe à l'origine de l'initiation.

Ainsi un profane qui connaîtrait tous les rites ne serait pas initié pour autant. Il lui manquerait l'influence attachée à ces rites. La preuve en a été donnée par un gradué de l'Université de Rennes, (qui enseigne la maçonnologie) et qui après avoir reçu le Doctorat a été initié. Il a déclaré que la connaissance initiatique lui était apparue seulement par l'initiation. A la Libération de la France, le Général de Gaulle, abolissant les articles d'exception de Vichy, a dit que «la maçonnerie n'avait jamais cessé d'exister». Il ne se doutait pas de la profonde signification de cette déclaration.

Conclusion

Il n'entre pas dans mon propos de traiter de J'initiation effective, car pour cela il faudrait l'avoir atteinte, ce qui serait prétentieux. Du reste l'initiation, tout comme la Vérité, est un objectif à atteindre et un programme de vie qui ne sera terminé qu'avec la suprême initiation. Celui qui prétendrait connaître la vérité se disqualifierait et perdrait par là même toute crédibilité.

La forme de l'initiation maçonnique est artisanale, liée au métier des constructeurs, qui lui a donné ses symboles, ses rites et ses méthodes. Dans ma vie j'ai une fois servi un maçon, et cette phrase me fait penser à Rabelais, qui à *plusieurs reprises dans son œuvre fait dire à son héros : j'ai servi les maçons.* J'étais jeune manœuvre dans le bâtiment, et j'ai demandé à mon patron de pouvoir aider le maçon à préparer le mortier. Ce maçon m'a enseigné les premiers gestes de son métier. Pendant qu'il érigeait un mur compliqué avec portes et fenêtres, il m'a fait construire un mur simple. J'ai manié la truelle et j'ai *vu mon mur s'élever. Lorsque je suis arrivé à la hauteur d'un mètre environ, il a* contrôlé mon travail avec mon fil à plomb. Il a constaté un porte-à-faux de quelques millimètres et m'a fait démolir ce travail dont j'étais si fier, il m'a dit: «le fil à plomb ne ment pas, si je t'avais laissé continuer, le mur se serait écroulé». Il est bien dommage que dans, la maçonnerie spéculative on ne puisse pas

déceler si facilement les constructions abusives. Cet épisode de ma vie m'est venu à l'esprit en lisant ces lignes :

> *...Les maçons opératifs, peu à peu, acceptèrent parmi eux des personnes étrangères à l'art de bâtir Finalement ce second élément devint prédominant, d'opérative la maçonnerie devint spéculative. Ce passage, loin de constituer un progrès, impliqua au contraire un amoindrissement et ne laissa subsister qu'une initiation théorique, que nous avons coutume d'appeler virtuelle. Certes la transmission initiatique subsiste toujours, la chaîne traditionnelle n'a pas été interrompue el une restauration demeure toujours possible.*

Entrer dans la voie initiatique, c'est recevoir l'initiation virtuelle, suivre la voie avec courage et persévérance, c'est tenter d'obtenir l'initiation effective. Malheureusement, beaucoup restent sur le seuil, pour de multiples raisons qui sont hors de portée de ce travail. Le travail du maçon ne s'arrête jamais, et lorsqu'il a trouvé son chemin spirituel, le symbolisme lui offre une infinité de moyens de réalisation et une source infinie d'intenses satisfactions. L'initiation, acquise une fois pour toutes, a un caractère indélébile, qui ne sera occulté que par le manquement au devoir. Si ce manquement était racheté par un amendement honorable, l'initié reprendrait sa place sur les colonnes sans qu'il soit nécessaire de procéder à une nouvelle initiation, car on est initié pour la vie.

Respectons scrupuleusement les antiques usages. Lorsque le F.·. Préparateur demande l'entrée du Temple pour le néophyte, il lui fait frapper trois grands coups distincts, ce qui entre parenthèses est le titre exact d'un des plus anciens manuscrits de l'Écossisme - The Three Distinct Knocks. Ils lui signifient les préceptes qui proviennent du livre Sacré.

Cherchez et vous trouverez
Demandez et vous recevrez
Frappez et l'on vous ouvrira

La présence des maçons dans le temple a commencé par une recherche. Ils ont fait une demande qui a été agréée et ils ont obtenu l'entrée du Temple à la suite d'un acte qui leur a ouvert une porte, et dès cet instant l'aventure initiatique a commencé. Qu'elle se poursuive dans le calme et la sérénité et que la Lumière se fasse progressivement en eux !

L'homme n'a de gage de salut qu'en la fidélité de l'amour de Dieu

Par Arthur Brunier-Coulin



Arthur Brunier-Coulin est un auteur de grande qualité, fidèle à ses convictions. Il a déjà publié plusieurs ouvrages dans lesquels il les exprime et les développe avec talent. Il nous a fait l'amitié de nous confier cet article qui apporte un éclairage original sur la foi et sur la fidélité (ces deux mots ayant la même origine). Il se présente lui-même comme «un profane sans notoriété ». Cela ne nous paraît pas tout à fait juste car s'il est vrai qu'il est libre de toute attache structurelle et qu'il n'est pas reconnu par les grands éditeurs, il est sans aucun doute porteur d'une grande spiritualité et ses écrits témoignent d'une non moins grande rigueur. Sa longue réflexion est de nature à enrichir la pensée spiritualiste.

La fidélité, principe fondateur de toute valeur

Il est osé pour un profane sans notoriété d'affirmer que la fidélité, notion devenue plutôt désuète, puisse être érigée au rang de principe fondateur. Il est devenu plus commun de déclarer qu'il convient de prendre le temps comme il arrive et de le vivre au présent sans se soucier trop de ce qui peut advenir. Dans un monde éclairé par des découvertes scientifiques sans cesse plus approfondies, il est téméraire de prétendre énoncer, avec une assurance ontologique, un principe qui aurait échappé à nos prédécesseurs intuitifs et parfaitement sensés.

Et pourtant, il existe un nombre de critères assez étonnants pour justifier une telle déclaration. Paradoxalement, il est vrai, les états que nous avons le plus de mal à concevoir sont ceux qui appartiennent à notre plus profonde intimité, comme si celle-ci devait être préservée par une chape ou au moins par un voile de toute entropie prédatrice. Nous avons en effet besoin d'économiser nos énergies afin de consacrer ces dernières à des activités hautement exigeantes en rationalité. Aussi est-il de bonne stratégie que la cohésion nécessaire entre les activités les plus courantes soit assumée par l'instinct ou le subconscient.

Les travaux de recherche en psychanalyse ont ainsi dévoilé qu'une part importante de ces fonctions à caractère souvent répétitif ou tout au moins peu innovantes, étaient gérées économiquement en subconscience. Il n'est donc pas étonnant que le rôle de la fidélité, caractérisée par une constance sans faille, n'ait pas été ressenti avec la même intensité qu'une activité hautement créatrice, comme la difficulté au travail, et qu'en conséquence la fidélité soit demeurée trop discrète pour avoir été élevée au rang de principe.

Le paradoxe prend un caractère encore plus manifeste quand on découvre que l'importance de la fidélité est cependant mise en valeur par le développement de la science. Certes, le terme de fidélité est inapproprié quand la science s'applique au domaine abiotique des sciences dures. Il est traditionnel et plus juste d'employer alors celui de déterminisme. C'est parce qu'il a été constaté que les mêmes causes produisaient les mêmes effets lorsqu'elles interviennent dans les mêmes conditions qu'il a été possible de formuler les lois scientifiques et, notoirement, d'employer des procédés numériques pour en exploiter les propriétés avec une qualité qu'aucun procédé analogique n'avait jamais permis d'atteindre.

Les scientifiques qui mettent le plus en valeur la continuité d'action et l'implacable cohérence qui président à l'organisation universelle sont sans conteste les astrophysiciens. Contraints d'utiliser l'année lumière pour évaluer la durée du temps et l'étendue de l'espace, ils ne peuvent ignorer grâce à quelle maîtrise et rigoureuse continuité l'univers cosmique sorti du chaos primitif a pu demeurer en équilibre tout en étant soumis à une expansion de l'ampleur que l'on connaît. Non pas qu'un certain nombre d'accidents n'aient perturbé le déroulement du processus. Toute entreprise est sujette à des revers. Le hasard n'est jamais absent de la scène. Mais quand le résultat présente un caractère constamment positif pendant une durée aussi longue, comment peut-on nier que l'intervention d'une stratégie l'emporte nécessairement, comme l'a fait observer Jacques Monod, sur les actions décousues du hasard ? C'est pourquoi peu d'astrophysiciens écartent systématiquement l'hypothèse nullement incorrecte scientifiquement de l'existence de Dieu. L'un d'eux, Trinh Xuan Thuan, va même jusqu'à déclarer que le domaine divin n'est plus le monopole des théologiens !

Les derniers développements de la recherche génétique ne sont pas moins édifiants. La fidélité y est assurée par des chaînons d'ADN, dont la continuité souple pourrait-on dire semble défier le temps et la corruption cadavérique.

Que dire à propos du raisonnement, de la logique, de la stratégie si ce n'est que tous sont soumis à des exigences de fidélité méthodologique d'une rigueur imparable ? Les choses elles-mêmes ne prennent sens que grâce aux liens qui en réunissent les éléments, à la constance des relations causales qui interfèrent dans leur activité énergétique. Le chaos n'a pas de sens parce qu'aucun lien de cette nature ne peut être décelé en son sein, entre ses éléments.

Il est notoire que pour découvrir le sens du monde et en comprendre les mécanismes, qu'elle soit scientifique ou historique, la recherche va systématiquement vers l'origine des événements, tant cette dernière est déjà décisive dans leur explication. Faute d'avoir pu découvrir une cause première cohérente dans ce qu'elle connaît des origines de l'univers, en rejetant notamment la théorie de la révélation non conforme à ses exigences méthodologiques, la recherche scientifique est confrontée à un vrai casse-tête.

Et l'idée de continuité est à tel point ancrée dans la logique des choses qu'elle a pris une importance inattendue dans les préoccupations de la vie quotidienne totalement ignorée jusqu'ici. Il s'agit de la notion de traçabilité qui se manifeste dans le besoin de connaître la filière des événements et des circonstances qui se rapportent notamment aux produits de consommation, déterminante en ce qui concerne leur qualité nutritionnelle.

Certes, les imprécisions du langage entretiennent une certaine confusion dans les esprits. Le terme de fidélité n'est propre que s'il se rapporte à un sujet conscient et responsable. Il est plus courant d'évoquer les notions de continuité, de logique, de relation causale à propos des événements où l'homme n'est pas impliqué ou lorsqu'il n'est impliqué qu'accessoirement et, dans cette hypothèse, de parler d'instinct et de subconscient. Mais il y a un apparentement incontestable entre tous ces cas, et le terme de fidélité peut prendre un caractère générique qui les englobe tous. Car, beaucoup plus assidue que le souvenir vulnérable, engagement de tous les instants jusque dans les circonstances les plus dramatiques parfois, la fidélité n'à d'autre raison d'être que de résister à l'insidieuse corrosion.

Dès lors, il n'est pas excessif de conférer à la notion de fidélité le rang de principe tant celle-ci présente un caractère générique étendu.
Il faut en conclure que la mort ne peut avoir le dernier mot. Sinon, pourquoi aurait-elle laissé la vie porter atteinte à son pouvoir ?

La fidélité biblique de Dieu

En majorité, les hommes ne sont pas hostiles à l'idée de Dieu, mais beaucoup sont déroutés par la distance qui sépare les réalités d'une conception à forte connotation sensible, romantique, parfois encore mythique ainsi que par la forme qu'ils jugent trop professionnalisée dans les cultes religieux.

Rien n'empêche ceux qui ne croient pas en Dieu de s'en faire néanmoins une conception, toute différente à n'en pas douter. Il est assez vraisemblable que ces derniers sont moins rebutés par l'idée même que par le caractère sacré avec lequel le décrivent les croyants. En effet, les réalités sensibles s'impliquent avec une telle force qu'elles peuvent occulter certaines subtilités à la perspicacité de la raison. Ce fait n'a rien de péjoratif à l'égard de celle-ci, car le raisonnement donne sans cesse lieu à débat. En revanche Dieu ne peut rien ignorer des réalités matérielles sans cesser d'être Dieu. Il n'est donc pas inconvenant de faire de Lui une approche plus laïque que l'approche traditionnelle. Pourquoi une telle version serait-elle désobligeante ? Tout n'est guère qu'une question de style ou de traduction.

Des rédacteurs actuels n'écriraient-ils pas plutôt qu'après avoir mis de l'ordre dans le chaos primitif pour rendre la terre habitable, Dieu créa l'homme en le mettant en garde contre des dangers matériels qui lui seraient gravement préjudiciables ? N'en faisant qu'à sa tête, comme il arrive à la plupart de ses progénitures, ce premier ancêtre s'empressa de faire le contraire. Il fonça tout net dans le mur, ce qu'il paya par la dureté au travail et sa compagne par la douleur de l'enfantement.

Dieu poursuivit néanmoins son objectif, mais, sourds à ses recommandations, les descendants de l'ancêtre rebelle n'en continuèrent pas moins à braver encore les conseils de sagesse prodigués. Dieu prit alors une mesure drastique en ne sauvant d'un déluge effroyable qu'un seul fidèle, Noé, et son environnement d'animaux fraternels. Peine perdue, la perversion s'installa dans

les cités et deux d'entre elles, Sodome et Gomorrhe, suscitant la colère divine, furent « nettoyées » par le feu.

Face à tant d'échecs et néanmoins persuadé que le cas n'était pas désespéré, Dieu s'interrogea et, concluant à un défaut de communication, ne vit d'autre solution que celle d'envoyer un messager, son propre fils, après lui avoir fait prendre la condition humaine. Mais cela ne pouvait se faire sans préparation du terrain. S'adressant à un vieillard respectueux, tout dépourvu qu'il fût de descendance légitime, ce dernier prit la communication au sérieux. Il en fut doublement récompensé par l'arrivée d'un fils qui allait devenir père d'une descendance inespérée et l'opportunité de recevoir un territoire, en dépit d'une résistance parfois acharnée des occupants déjà en place. Dès lors, une précieuse assistance n'a jamais plus manqué au peuple ainsi établi, nonobstant les épreuves classiques chez les sociétés et dans les états de l'époque. Une opération des plus urgentes fut de doter celui-ci d'un statut fondamental tenant encore lieu aujourd'hui de base à la constitution de tous les états modernes. Telle fut la mission de Moïse, fondateur de l'état de droit, prolongée par l'action des prophètes, des juges et des rois. Vint enfin l'événement le plus extraordinaire, l'enseignement vécu avec exemplarité d'une solidarité transcendantale, l'Amour, courtois, fraternel, mais aussi filial dispensé, avec une discrétion si inattendue que le monde « profane » l'a pratiquement ignoré, par un messager hors du commun qui en a signé la valeur par le sacrifice de sa vie, ce qui n'est tout de même pas un paraphe négligeable ! Et la suite n'est pas moins surprenante : une poignée de disciples qui s'étaient révélés plus admiratifs que courageux a dès lors trouvé une ardeur irrépressible et réussi à promouvoir la doctrine de leur maître tout autour du bassin méditerranéen avec une rapidité inaccoutumée sans férir le moindre coup d'épée, doctrine qui par la suite s'est répandue avec des heurs différents mais a conféré néanmoins une prépondérance mondiale aux religions de rites chrétiens.

Parallèlement, ce qui aurait dû provoquer la ruine du peuple hébreu, la diaspora, à laquelle l'ont contraint les événements sociopolitiques, lui ont conféré l'opportunité de faire fructifier ses talents dans le monde entier et dans tous les domaines de gestion de l'humanité.

Dieu pouvait-il recourir à un procédé plus ingénieux pour les créatures de choix qu'il avait conçues ? Aurait-il été Dieu s'il avait exercé sur elles la souveraineté

absolue des tyrans ? En leur octroyant la liberté, Dieu les a rendues responsables de leur salut. Peut-on être insensibles à une telle fidélité ?

L'exégèse trouverait sans doute cette version fantaisiste, notamment du point de vue historique. On peut disserter à l'infini à ce sujet. L'important est de dégager le sens d'événements qui, en tout état de cause, ne sont pas établis par une méthodologie historique rigoureuse.

En revanche, si l'hypothèse de l'existence de Dieu est retenue, en particulier pour les fidèles des religions monothéistes qui ont foi en la création divine, au nombre des attributs divins, la fidélité ne prend pas moins d'importance que ceux d'essence, de toute puissance, d'éternité...

A elle seule, la fidélité de Dieu confère toute sa valeur au récit biblique. Elle ne consiste pas en une simple présence, elle est l'âme d'un projet, la garantie d'une bonne fin, le support de son déroulement, la raison d'être de la confiance que les fidèles accordent à leur Créateur.

Dans la dynamique fidéiste, la Fidélité de Dieu tient un rôle aussi important que celui de la preuve dans la méthodologie scientifique. Cela est d'autant plus plausible que la science n'a jusqu'ici pas été en mesure d'apporter de réponse aux questionnements posés.

Dans d'autres exposés, j'ai écrit que Dieu ne serait pas Dieu s'il n'avait l'intelligence du coeur. Mais les exigences vont beaucoup plus loin. Dieu ne serait pas Dieu s'il n'avait également la fidélité du coeur. Les élans du coeur sont en effet des manifestations courantes mais combien fragiles dès lors qu'ils se trouvent confrontés aux douloureuses épreuves que rencontrent les hommes! De même, l'intelligence comme le coeur ne sont pas préservés des perversions. Dieu ne peut donc être Dieu que s'il présente l'intelligence du coeur ainsi que la fidélité et la loyauté de l'intelligence et du coeur.

Comment la fidélité peut consacrer scientifiquement l'existence de Dieu

L'univers n'a pris sens qu'à partir du moment où il est entré dans une forme organisée. Sorti du chaos, il est devenu compréhensible parce que son organisation a répondu à une conception finalisée, simplement utilitaire, tualisée

intellectualisée par la pensée scientifique ou sacralisée par la foi. Mais il n'est d'organisation que dans la fidélité comprise dans un sens générique de continuité. Le développement de la science le confirme de façon de plus en plus manifeste, on vient de l'exposer.

La forme de chaos dans laquelle se serait présenté un univers existentiel primitif n'a donc pu se muer en forme organisée qu'en vertu d'une dynamique entrant déjà dans le processus de fidélisation qui se poursuit dès lors sans discontinuer sans qu'on puisse en pronostiquer scientifiquement aucune forme d'aboutissement. Cela est tout aussi vrai dans l'hypothèse d'un big-bang qui serait le point de départ d'une expansion indéfinie du cosmos. Dans ce cas, en effet, la dynamique de fidélisation aurait dû également précéder le déclenchement de l'explosion.

Si, en effet, tel n'était pas le cas dans l'une comme dans l'autre hypothèse, cela voudrait dire qu'il n'y aurait aucune relation entre concept et réalité. L'idée de compréhension elle-même serait une idée vide de sens. Comme tel n'est pas le cas, puisque la valeur conceptuelle et le pouvoir créateur de la pensée en particulier constituent l'axiome le plus fondamental qui ait jamais été admis universellement au point qu'il n'a jamais été utile de le formuler, on ne peut contester la priorité ni la primauté de la pensée ou du verbe comme en ont formellement témoigné deux auteurs peu suspects de légèreté ni de connivence, René Descartes et Jean l'évangéliste.

Il est une autre façon, plus parlante au sens commun parce que plus concrète, d'aboutir à une conclusion très voisine. L'homme est certes le seul sujet connu qui soit doué de raison et capable d'utiliser une fonction intellectuelle pour élaborer et conduire des projets à leur fin. Il est non moins certain que le cerveau humain joue un rôle primordial dans l'exercice de ces fonctions intellectuelles. Tous les cerveaux n'ont cependant pas les mêmes aptitudes. Rares sont les oeuvres majeures qui sont aujourd'hui le résultat de l'activité d'un seul auteur.

Dans les événements qu'ils relatent, les écrits historiques ont trop souvent attribué une importance excessive aux phases les plus spectaculaires de l'action et négligé des apports secondaires parfois déterminants, jamais insignifiants. Il n'est même pas d'exemple que l'une d'entre elles ait jamais été le résultat d'une activité autre que collective. Il en résulte que certains courants de pensée 'abri de

véhiculent durablement des erreurs préjudiciables à la formation d'une saine opinion publique. La science elle-même n'est pas à l'abri de semblables méprises puisque certaines hypothèses qu'on avait cru corroborées par des applications efficaces ont été corrigées par des progrès scientifiques nouveaux.

De plus en plus performants, les progrès de la science ne sont pas contestables, mais le domaine à prospecter par la recherche reste immense et il est hors de propos que la condition humaine, précaire et confrontée à de sévères limites dans ses connaissances, ses pouvoirs, sa durée notamment soit profondément modifiée.

L'image qui rend le plus fidèlement l'état de la société humaine est peut être celle de la vue aérienne sur un espace urbain éclairé, la nuit, par une infinité de lumières. Chacune d'entre elles y tient une place, plus ou moins importante, bien qu'elle n'ait qu'une durée d'existence éphémère. Toutes ensemble ont en revanche un rôle durable d'importance. Mais l'existence d'une infinité de lumignons ne donne d'information ni sur la nature ni sur la structure et l'origine de la lumière.

Aussi bien, le fait que l'apparition d'une activité intellectuelle ne soit apparue sur terre qu'à la suite d'une phase évolutionniste du cerveau humain faisant apparaître une relation évidente entre l'activité cérébrale et l'expression d'une pensée n'administre en aucune façon la preuve que la pensée soit un produit du cerveau. La pensée ne peut en tout état de cause être l'oeuvre exclusive du cerveau puisque ce dernier n'a pas d'existence ni de vie autonome et si l'homme se trouvait le seul être à en avoir la capacité, c'est à sa nature complexe qu'il le devrait et non à la seule fonction cérébrale, quelle que soit la part prépondérante de celle-ci.

Aussi vrai que le fait d'éteindre toutes les flammes ne parvienne pas à anéantir le feu, que l'apparition d'une flamme au milieu des ténèbres ne suffise pas à lui imputer l'origine de la lumière, que l'expression de la première pensée n'autorise pas à conclure que le cerveau en soit l'initiateur bien qu'elle se soit produite après que ce cerveau ait atteint un certain niveau de complexité, l'origine de la vie ne peut avec certitude être attribuée à une opération chimique simple, même s'il arrive qu'une expérience scientifique vienne à en produire un embryon. Certes, le principe de causalité confère à la science expérimentale initiée par Claude

Bernard une efficacité inestimable, mais l'existence d'une relation aussi évidente qu'elle puisse paraître ne suffit pas à elle seule à l'établir de façon déterminante si par ailleurs il n'est pas assuré que d'autres relations moins aisées à détecter n'interfèrent pas dans des sens contraires.

Si, dans un temps encore indéterminé, l'expansion cosmique ne cesse de ronger la densité de la matière jusqu'à la réduire pratiquement à néant, rien n'est moins sûr que la pensée en soit affectée ni la vie elle-même, tant ces deux valeurs sont diversifiées et insaisissables par les procédés scientifiques expérimentaux. La réalité pourrait en arriver à prendre des formes que nous sommes incapables de concevoir. Toute expérimentale que soit la recherche scientifique, celle-ci n'a-t-elle pas décelé plusieurs particules élémentaires neutres, impondérables, fugitives au point qu'on peut se demander si elles peuvent encore être apparentées à la matière. La frontière entre physique et métaphysique serait-elle si étanche que toute incursion de l'une à l'autre serait dirimante ? Et si tel n'est pas le cas, est-il interdit de penser que l'expansion de l'univers s'oriente vers une opération transcendantale qui libèrerait tout être des pesanteurs et des servitudes de la matière ?

Faut-il abandonner la réflexion novatrice aux extravagances des manipulateurs d'images ou à leurs ; spectacles carnavalesques comme dirait Umberto Eco ?

Et si les Eglises dont les enseignements font coexister rigueur et transcendance non suspects de divagations délirantes s'orientent vers une refondation à caractère plus oecuménique, la science ne se doit-elle pas aussi de procéder à un aggiornamento vis-à-vis d'autres sources de connaissance non contestables qui ne lui permettent pas de revendiquer le monopole de l'enseignement ?



Par Jean-Marie Fraisse



Gérard Encausse - Papus

Nous savons le rôle que Papus et Monsieur Philippe jouèrent auprès de la Cour de Russie à la charnière des 19e et 20e siècles. La tsarine les avait appelés à plusieurs reprises pour tenter de guérir son fils, le tsarévitch, atteint d'hémophilie. Ils jouissaient d'un énorme crédit mais l'histoire en décida autrement et ils durent renoncer à leur action toute vouée à l'expansion du martinisme et de la tradition initiatique mais également à la paix mondiale quand, alors que la Révolution d'Octobre se profilait à l'horizon, un moine très controversé et très mystérieux prit leur place à la Cour. Ce moine s'appelait Raspoutine et, si nous publions aujourd'hui un document qui lui est consacré, c'est justement en raison des liens qui unirent la Cour de Russie de cette époque avec nos Maîtres Passés.

Dans la masse des textes consacrés à Raspoutine dès 1917 et jusqu'à nos jours, ce sont bien les plus multiples thèses – et les plus contradictoires – qui ont pu se voir développées, au sujet du fond de ce personnage et du rôle que celui-ci a pu effectivement jouer...

Il peut ainsi sembler présomptueux de vouloir encore en rajouter, surtout devant les relatives qualités et l'amplitude de certains travaux biographiques sur Raspoutine, maintenant anciens, tels, dans une certaine mesure, celui de René Fulöp-Miller (*Raspoutine, le diable sacré*, Payot, 1938) ou des plus récents, comme celui d'Edvard Radzinski (*Raspoutine, l'ultime vérité*, J.-C. Lattès, 2000). Toutefois, nous espérons que dans ce court article nous *réveillerons* quelques



Raspoutine (1869 - 1916)

éléments – apparemment trop souvent méconnus et délaissés – que nous avons pu chiner çà et là, épars, dans les mémoires des témoins premiers de l'époque : dans celles de l'ambassadeur de France en Russie en la période cruciale de 1914-1917, Maurice Paléologue (*L'écroulement du tsarisme*, Flammarion ; La tsarine mystérieuse Plon, Fayard, 1932 ; La Russie des tsars, journal, Plon, 1921), et, surtout, à travers celles du principal auteur et organisateur de l'assassinat de Raspoutine, le prince Félix Youssoupoff (*La fin de Raspoutine*, Plon, 1927).

Nous nous appuierons également sur le livre du juge Nicolas Sokoloff (*Enquête judiciaire de la famille impériale russe,* Payot, 1924) qui retrace justement, en plus du fait lui-même de l'assassinat des Romanov, les mécanismes sous-jacents qui ont conduit au drame et, parmi eux, l'action proprement dite de Raspoutine.

Enfin, toujours dans cette optique de discerner une accointance possible de Raspoutine avec l'Allemagne de Guillaume II, nous n'avons pu d'abord que nous laisser guider par les avis de deux auteurs particulièrement bien informés : Henri Rollin (*L'apocalypse de notre temps*, Gallimard, 1939, *réédition* Allia,1991) *qui* se basera sur le travail du juge Sokoloff, et Philippe Encausse (*Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental, Papus, sa vie, son œuvre*, Ocia, 1949, et Le Maître Philippe de Lyon, réédition Éditions Traditionnelles, 1990). Tous deux, s'ils n'ont pas véritablement choisi de traiter directement de la question précise qui nous occupe, ont néanmoins bel et bien avancé les indications les plus essentielles.

Grigori Iéfimovitch Raspoutine entre en contact avec le couple impérial russe à partir apparemment de l'automne 1906, une année donc après la disparition de Nizier Philippe (été 1905). On se rappellera que Raspoutine ne cessera plus dès lors d'asseoir peu à peu son influence due à son don de guérison exercé notamment justement sur la personne de l'héritier du trône atteint d'hémophilie. Le couple impérial et principalement la tsarine penseront lui être plusieurs fois redevables de la vie de l'enfant.

Raspoutine ne cessera ainsi d'accroître son influence jusqu'à finalement son assassinat dans la nuit du 29 décembre 1916, juste un peu plus de deux mois après la disparition de Gérard Encausse, Papus.

On a pu aller jusqu'à voir en Raspoutine un agent direct de Guillaume II, duquel il aurait même pu recevoir parfois des instructions écrites et un financement conséquent. Ce fut la thèse de l'Anglais William Lequeux dans *Histoire extraordinaire de Raspoutine, le moine scélérat pièces secrètes recueillies par le service de contre-espionnage anglais*, publié dès 1919. Disons tout de suite que les séries de preuves et les assertions de l'auteur paraissent parfois pour le moins bien simplistes. Aucun des biographes de Raspoutine ne reprit, à notre connaissance, ces assertions. Le kaiser Guillaume II aurait même plutôt vu au départ d'un assez mauvais œil (comme d'ailleurs au bout d'un temps le reste au complet de la famille impériale russe) cette présence et cette influence de l'étrange moujik auprès de ses cousins Nicolas II et de son épouse. Plus tard, toutefois, à la déclaration de guerre et au cours du conflit, peut-être le kaiser vit-il là un avantage dans les scandales qu'occasionnait Raspoutine en Russie (débauche...) et le discrédit et l'affaiblissement global du pouvoir du tsar qu'ils entraînaient. Peut-être même Guillaume II fut-il informé et approuva-t-il certaines actions que les services secrets allemands en Russie orchestraient apparemment en effet autour de Raspoutine (ce dernier rencontrait ouvertement, au cours de soirées et de fêtes, certains personnages que l'on savait largement liés aux intérêts allemands, comme nous le rappellerons plus loin. Au-delà des renseignements possiblement glanés par la fréquentation de Raspoutine, la seule relation de celui-ci avec des individus notoirement liés à l'Allemagne ne pouvait qu'ajouter encore au discrédit du pouvoir du tsar).

Raspoutine arrivant à jouer un rôle politique de premier plan, faisant et défaisant les ministres, on ne peut évidemment que concevoir également que l'empereur Guillaume aurait pu savourer le fait de savoir que ses services de renseignements puissent aiguiller justement un tel personnage.

Disons toute de suite que l'accusation dont on chargea Raspoutine d'œuvrer pour l'Allemagne reposera de fait principalement sur ses prises de position et sur son influence dans les nominations et les décisions du pouvoir, notamment à partir des crises majeures – tensions issues de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie (1909), des guerres balkaniques (1912-1913) jusqu'après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand – et pendant la première guerre mondiale.

Raspoutine ne cessera ainsi de freiner toujours au possible les ardeurs bellicistes de la Russie, pesant apparemment de tout son poids sur Nicolas II afin qu'il ne s'engage pas dès 1909 dans une guerre pour les Balkans, tandis que le Grand-Duc Nicolas Nicolaïevitch, oncle du tsar et lui-même gendre du prince régent et futur Nicolas 1er de Monténégro, poussait pour sa part à une intervention militaire russe en vue de la défense de populations serbes, au côté donc de la Serbie et du Monténégro. L'Allemagne alors jeta elle aussi son poids dans la balance en menaçant de soutenir l'Autriche-Hongrie dans une invasion de la Serbie. La Russie recula comme, en 1912, lors des guerres balkaniques (où Nicolas II évitera pareillement d'engager la Russie). Raspoutine avait, semble-t-il, largement poussé au pacifisme... La poudrière balkanique attendra encore quelques années pour exploser. Le « clan des Monténégrines », comme on l'appelait Militza et Anastasie, et leurs époux, les grands-ducs Pierre et Nicolas, déjà opposés à Raspoutine, devait se souvenir de l'attitude de celui-ci à l'occasion de cette première crise de 1909 et des guerres balkaniques de 1912-1913. Raspoutine avait alors joué de son rôle d'homme de Dieu et partisan donc du pacifisme en insistant sur le fait que la Russie devait mieux se concentrer sur ses problèmes intérieurs. Il utilisera aussi ce même type de derniers arguments, en ajoutant encore sur la chapitre religieux la Russie orthodoxe, seule détentrice véritable de la vérité et du message chrétien, reposant sur le tsarisme pour tenter d'atténuer les rapprochements avec les démocraties de l'ouest, Angleterre et France, et les influences de celles-ci.

Raspoutine avait d'abord été accueilli par le clan des princesses monténégrines et des grands-ducs Pierre et Nicolas. Dans les premiers temps de leur relation et des premiers séjours de Raspoutine à Saint-Petersbourg – où celui-ci était soutenu par la hiérarchie ecclésiastique et se signalait notamment par des dons de guérisseur – les monténégrines et les grands-ducs permirent même à Raspoutine qu'une opération chirurgicale soit réalisée à leurs frais dans la capitale sur la personne de la femme de celui-ci et mère de leurs enfants, la dénommée Prascova qui habitait en Sibérie. Les relations des monténégrines et des grands-ducs avec Raspoutine devaient déjà se transformer au cours de 1907. Rappelons que Gérard Encausse-Papus allait accomplir son dernier voyage en Russie en 1906 et qu'il avait eu l'occasion, selon son fils Philippe Encausse, de connaître Raspoutine. Et de s'en méfier. La princesse Militza fut, selon Edvard Radzinski, à l'origine du relancement de l'enquête par la hiérarchie

orthodoxe sur le passé et les mœurs de Raspoutine, ses pratiques et son appartenance ou non à la secte des « khlystis » (secte hérétique, interdite et persécutée mais alors encore active où se pratiquaient des rites orgiaques soi-disant inspirés par la doctrine du Christ). Une première enquête avait été lancée auparavant sur la demande du pope du village de Raspoutine et s'était arrêtée faute de preuves. Cette seconde enquête (1907), qui arriva à comporter une série d'éléments graves d'accusation, fut enterrée rapidement, apparemment sur instruction impériale et certainement en fait sous l'influence de la tsarine. Encore une autre enquête, diligentée notamment par des membres du gouvernement avec, semble-t-il, cette fois l'aval du tsar lui-même et qui déboucha elle aussi sur le même genre d'accusations graves, dut finalement subir plus tard (1912) un sort identique, alors justement que Raspoutine était sensé avoir accompli un nouveau miracle salvateur sur la personne du petit Alexis, héritier du trône.

Raspoutine fit dans tous les cas, effectivement, et de quelque manière que ce soit, le jeu de l'Allemagne jusqu'à sa mort et au milieu même de la guerre mondiale. « Tsar au-dessus des tsars », comme on put l'appeler à l'époque.

Il est assez vraisemblable de penser que le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch finit par être un des principaux responsables de la tentative d'assassinat que subit Raspoutine, laquelle eut lieu juste deux semaines après le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. Maria Raspoutine, la fille de Raspoutine, dans son livre *Raspoutine mon père* (Albin Michel, 1966) évoque aussi une première tentative qui aurait eu lieu vers 1912-1913 ; elle en désigne le grand-duc comme le commanditaire : une voiture à cheval aurait manqué d'écraser volontairement Raspoutine. Mais, pour cette première tentative, les indications manquent contrairement à celle de 1914 où, paradoxalement, Maria Raspoutine n'accuse pas le grand-duc. Dans l'été 1914, Raspoutine, ayant pour un temps quitté Saint-Petersbourg pour retourner chez lui dans son village de Sibérie, y fut poignardé par une femme, internée à l'asile à la suite de cet acte. Cette tentative d'assassinat aurait pu être volontaire en plus d'un apparent dérangement mental, cette femme était plus ou moins condamnée par une maladie grave et n'avait alors plus rien à perdre en tout cas, elle avait été *envoyée* vraisemblablement par un prédicateur et agitateur célèbre à l'époque en Russie, le moine Illiodore, lequel s'enfuit à la suite de cela en Suède, échappant à un ordre d'arrestation. Le grand-duc Nicolas, lui-même, précisément veillait.

Raspoutine échappa de peu à la mort. Gravement blessé néanmoins, il dut être hospitalisé à Tioumen, une des plus proches grandes villes de province (la tsarine avait dépêché à son chevet le chirurgien le plus réputé de Saint-Petersbourg) il fut toutefois tenu ainsi éloigné directement du pouvoir alors que se jouaient justement les jours et les heures fatidiques qui devaient conduire le monde à la guerre. Dès lors, les milieux russes partisans du soutien aux frères serbes et hostiles aux austro- allemands et favorables donc à l'engagement militaire de la Russie et entraînés notamment par le grand-duc Nicolas avaient les mains relativement libres pour pousser le tsar. Raspoutine, de son lit *d'hôpital, devait néanmoins abreuver le couple impérial de télégrammes* l'incitant à ne pas se lancer dans la guerre. Une de ses lettres est généralement citée par tous les biographes de Raspoutine, car elle est plus ou moins considérée comme possiblement prophétique en tout cas, révélatrice des positions de celui-ci quant à la guerre et, aussi, des véritables qualités expressives du personnage.

On peut donc penser que le poids de Raspoutine sur le couple impérial, s'il avait été en état de revenir à Saint-Petersbourg et de déployer là au mieux son influence, aurait peut-être pu changer la décision du tsar d'apporter à la Serbie le soutien de la Russie et, donc, d'empêcher directement, du fait du jeu automatique des alliances, le déclenchement de la guerre mondiale. Maurice Paléologue, l'ambassadeur de France, rapportera les moments décisifs où le tsar était pressé par son ministre des affaires étrangères, Sazonoff, et notamment aussi par le grand-duc Nicolas afin de s'opposer aux exigences de réparation de l'Autriche-Hongrie envers la Serbie – délibérément outrancières et *provocatrices – lesquelles étaient en fait soutenues et dirigées par l'Allemagne* elle-même. Le tsar Nicolas II, opposé de cœur aux ambitions des austro allemands, tergiversa, semble-t-il, néanmoins jusque dans les derniers moments où se jouèrent, à coups de télégrammes et par les messages des diplomates échangés entre les deux cousins Guillaume II et Nicolas II, à travers promesses, avertissements, ultimatums et ultimes recours, les processus clés de mobilisations générales et, finalement, de déclarations de guerre. Raspoutine, d'un côté, le grand-duc Nicolas et Sazonoff de l'autre, jouèrent chacun dans ces moments de tous leur poids pour ranger le tsar à leurs avis opposés. Cloué au lit, se remettant de sa blessure, Raspoutine, éloigné de toute possibilité d'influence directe, n'aurait ainsi pu empêcher le déclenchement de la

guerre. Le pacifisme de Raspoutine en l'occurrence, basé sur des arguments *humanitaires et religieux, faisait le jeu des austro allemands et leur aurait permis* d'accroître comme ils le voulaient leur domination en Europe.

À la déclaration de la guerre, le peuple russe tout entier sembla faire corps avec son souverain. *La Sainte Russie sentait qu'elle s'engageait dans une guerre* désormais nécessaire et légitime ; l'ensemble de la nation et le couple impérial lui-même parurent entraînés et soudés comme jamais par une vague de patriotisme. L'heure n'était plus aux tergiversations et aux hésitations pour Nicolas II qui laissèrent la place, dans son cœur à un élan et, dans sa bouche, à une suite de déclarations martiales, lors notamment de cérémonies émouvantes où communièrent le tsar-souverain et son peuple. Il est utile de préciser notre point de vue sur la tsarine Alexandra que certains historiens ou commentateurs décrivent encore comme foncièrement hostile et opposée plus ou moins à une guerre avec l'Allemagne, son pays d'origine, et du fait de ses liens familiaux avec le kaiser, tous liés également et de la même façon avec le roi George V d'Angleterre. Ce qui n'empêcha pas la guerre en famille. D'autre part, la tsarine Alexandra, née princesse de Hesse, était opposée depuis toujours aux Hohenzollern et à l'autoritarisme et à la domination prussienne sur l'Allemagne. Si un de ses frères, qu'elle aimait, combattit durant la guerre pour l'empire allemand, Alexandra, elle-même, petite-fille de la reine Victoria devenue russe et orthodoxe, donnera ainsi toujours les signes d'une hostilité certaine par rapport à l'Allemagne de Guillaume II. Si elle parut effondrée à la déclaration de guerre, elle en imputera néanmoins toutes les responsabilités à leur cousin le kaiser.

Que le lecteur nous pardonne cette longue digression nécessaire : nous verrons plus loin les difficultés rencontrées par Raspoutine pour imposer ses propres vues au sujet de la guerre, alors même qu'il paraîtra mener la politique de l'empire russe (disons déjà qu'il poussera à un arrêt des hostilités avec l'Allemagne, à une paix séparée). La question des prises de positions de la tsarine restera elle aussi évidemment des plus déterminantes.

Revenons-en donc au commencement de la guerre.

Grigori Raspoutine hospitalisé à Tioumen devait réapparaître à Saint-Petersbourg vers septembre 1914 au milieu de cette atmosphère d'élan ions

patriotique, à l'heure néanmoins des résultats des premiers engagements *militaires et suite déjà à la défaite russe de Tannenberg. Comme l'expliquera* monsieur Paléologue, Raspoutine sentira que l'heure n'est pas venue de s'opposer trop à ce courant patriotique ; il ne se gênera pas d'exprimer lui aussi son mépris pour Guillaume II qu'il tiendrait pour le responsable de la guerre. Il affirmera toujours aussi habilement, et bien qu'il désapprouve l'engagement de la Russie dans le conflit et se répande en prédictions catastrophiques, qu'il prie toujours pour le succès des différentes opérations militaires russes.

À titre d'exemple, révélateur de la nature *naïve* et *désinvolte* du personnage (ce qui faisait également son charme sans exclure nullement sa malice), dans les tout débuts de la guerre et à son retour « aux affaires » Raspoutine espéra publiquement, selon un témoignage, que la flotte russe allât bombarder Vienne !



Raspoutine, "bénissant ses fidèles"

Raspoutine ira cependant jouer de plus en plus son rôle d'homme de Dieu compatissant envers les souffrances, en s'opposant à la guerre. Les revers des armes subis par les troupes russes tendront à donner raison à des avertissements du prophète « de malheur » et lui permettront de justifier davantage ses vues, à savoir, selon lui, une nécessaire conclusion de la paix avec les austro allemands.

En août 1915, Nicolas II releva le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch de son poste de commandant en chef des armées russes, au grand dam de la plupart des militaires, d'une grande partie du peuple et de l'aristocratie et des représentants des alliés dont l'ambassadeur de France. Plusieurs raisons à cela : les revers successifs de l'armée russe, le désir du tsar de mener depuis le début la guerre à la tête de ses troupes et, surtout, l'hostilité de la tsarine envers le grand-duc et à l'influence de Raspoutine. En conséquence de quoi, le tsar s'éloigna de Saint-Petersbourg pour aller sur le front et la tsarine demeura quasiment seule sous l'influence de Raspoutine.

Les agents allemands demeuraient également dangereusement actifs en Russie. Un espion avait été démasqué jusqu'au sein de l'État-major en la personne d'un officier supérieur, le colonel Miassoyédoff, protégé direct du ministre de la guerre

Soukhomlinoff, lequel allait lui-même pouvoir bénéficier de la protection de Raspoutine. L'officier-espion sera exécuté en mars 1915 ; ses activités pour le compte des Allemands avaient apparemment contribué aux défaites russes en Prusse orientale et à Tannenberg.

On attribuera au ministre de la guerre Soukhomlinoff, si ce n'est une complicité, du moins un comportement plus que léger dans cette affaire, cela s'ajoutant à des accusations de corruption visant notamment son épouse. Il sera destitué en juin 1915 et, suite à une enquête, emprisonné en mai 1916. Raspoutine réussira à obtenir de la tsarine et du tsar la remise en liberté de Soukhomlinof, par humanitarisme, pour des raisons de santé.

Les Allemands apporteront un soutien certain aux opposants révolutionnaires du tsarisme en favorisant au moins la rentrée de Lénine en Russie depuis son exil en Suisse et, ce, à la faveur de la première Révolution de février. Les contacts entre les bolcheviks et les Allemands étaient plus étroits qu'on ne veut généralement l'admettre, les révolutionnaires bénéficiant certainement des subsides germaniques et, peut-être bien aussi, d'un soutien logistique.

Raspoutine en tout cas faisait bien le jeu de l'Allemagne par son poids sur le couple impérial, par sa capacité toujours croissante de décider des nominations et des révocations, jusque dans les postes clés du pays. Son influence était due à ses « miracles » ou prétendus tels, en tout cas à son don de guérison mis au service du couple impérial. La tsarine, elle, pour sa part, était notamment certaine de lui devoir la vie de l'héritier du trône, le tsarévitch Alexis.

Après le grand-duc Nicolas Nocolaïevitch, ce fut au tour de différents ministres d'être écartés et remplacés : parmi eux, Sazonoff, délégué aux affaires étrangères, et « homme de la France », personnellement partisan de la guerre à outrance contre l'Allemagne, cependant que l'on assistera justement, en plein conflit mondial, à des nominations de personnages jugés finalement incompétents. Raspoutine fera nommer Boris Sturmer à la fois président du conseil et ministre des affaires étrangères. Pour ceux que Raspoutine fera également nommer, citons encore Protopopov, à l'Intérieur, qui restera jusqu'à la Révolution. Son incompétence se révèlera alors tragiquement car ses décisions favoriseront et encourageront les émeutiers : répressions inutiles au départ qui

pousseront à la révolte et quand des mesures répressives s'avéreront finalement nécessaires et cruciales contre les révolutionnaires dans les rues de Saint-Petersbourg, elle se révèleront, faute d'ordres et de dispositions cohérentes, complètement inadaptées. Il manquera d'informer le tsar et il mentira sur la réalité de la situation qui, devenue critique, entraînera l'abdication du souverain. Protopopov, qui avait un goût particulier pour un certain mysticisme et qui passait pour un désaxé – après la mort de Raspoutine et à l'époque de la Révolution de Février, on lui attribuera des nuits passées dans des séances de spiritisme à évoquer le fantôme de celui-ci – finira fusillé par les révolutionnaires bolcheviks après la seconde Révolution d'Octobre.

Si, durant son *règne*, Grigori Raspoutine se mêla donc indirectement de la conduite de la guerre, comme il pesait de tout son poids sur la politique générale du pays, cependant il se heurta parfois à la volonté du tsar qui demeurait inébranlable au moins sur un point : Nicolas II restera en effet jusqu'au bout un partisan de la guerre à outrance contre l'Allemagne et, de fait, il n'entendra apparemment jamais que Raspoutine ait tenté à un quelconque moment de se mêler directement de stratégie militaire, quelle que fût donc l'influence que ce dernier pût avoir sur la vie privée et les décisions de politique intérieure du couple impérial (notamment sur la tsarine, laquelle, complètement subjuguée par le *sauveur* de son fils, serait peut-être bien allée jusqu'à suivre malgré elle les plus suspects des conseils...).



Prince Félix Youssoupoff à l'âge de 36 ans

Monsieur Paléologue, néanmoins, ne vit pas en Raspoutine un espion conscient ou un agent direct de l'Allemagne, bien que l'ambassadeur de France ne doutât pas que celui-ci ne subisse par ailleurs les influences de certains personnages liés aux intérêts germaniques et agissant, eux, véritablement pour le Reich. La comparaison des avis de monsieur Paléologue avec ceux de Félix Youssoupoff, l'assassin de Raspoutine que l'ambassadeur de France, dans ses *Mémoires*, n'épargne d'ailleurs pas non plus permet assez d'admettre cet état de fait : Raspoutine, quelque manipulateur qu'il fût, apparaît comme un personnage pouvant, sinon faire preuve de naïveté (ce serait peut-être toutefois risquer d'aller un peu loin), en tout cas être lui-même manipulé ou, alors, instrumentalisé à son tour. Les

dîners qu'évoquera Paléologue ne suffiront pas à expliquer les rapports entre Raspoutine et ceux qui le dirigeaient. Ces rapports, grâce au témoignage du prince Félix Youssoupoff, apparaissent davantage développés, avoir d'autres sortes de liens à l'origine et certainement bien plus subtils...

Youssoupoff, qui réussit d'abord à gagner la confiance de Raspoutine pour juger par lui-même de l'attitude de celui-ci, fut ainsi convaincu de la menace qu'il *représentait pour la Russie, notamment en tant qu'agent ou instrument de* l'Allemagne. Ainsi, au fur et à mesure des confidences de Raspoutine lui-même, Félix Youssoupoff découvrit que celui-ci affirmait être en relation avec ces personnages qu'il appelait « les verts » et qui habitaient la Suède, la Suède et *plus précisément Stockholm étant, ainsi que le souligne monsieur Paléologue, le* centre de renseignement allemand pour la Russie. Ce furent, selon Félix Youssoupoff lui-même, ses propres soupçons ou découvertes des plans, des projets et des procédés dans lesquels était impliqué Raspoutine qui le déterminèrent finalement à l'assassiner. Ajoutons que les « pouvoirs mystico-magiques » de Raspoutine convainquirent également Youssoupoff (comme il l'affirmera) « *à délivrer la Russie d'un tel personnage* ».

Dans cette question de savoir si Raspoutine fut ou non un agent de l'Allemagne où s'il put de quelque façon être utilisé par certains milieux d'inspiration germanique, une attention primordiale doit être encore accordée à un certain Boris Soloviev, fils d'un haut fonctionnaire ami de Raspoutine et qui se rapprochera de sa fille, Maria. Il se fiancera avec elle et l'épousera, après la mort de Raspoutine, et après la première Révolution de Février. Maria Raspoutine se vit encouragée dans cette relation par son propre père, comme elle l'évoquera elle-même dans ses souvenirs (Maria Raspoutine, *Le roman de ma vie,* La Nouvelle Société d'Éditions, 1930).

Boris Soloviev était, selon Raspoutine, « un homme sérieux, un officier... ». En *fait, sa trajectoire apparaîtra des plus troubles : on retrouvera Soloviev, selon le* juge d'instruction Nicolas Sokoloff qui instruira l'enquête dans le camp des Blancs pendant la guerre civile sur l'assassinat de la famille impériale, lié directement aux intérêts allemands. Le juge Sokoloff verra justement dans Soloviev un agent double, et même triple, *qui, se faisant passer pour un contre-*révolutionnaire, collabora, à différents moments, avec les bolcheviks. Il sera

d'ailleurs arrêté dans les territoires sibériens contrôlés par les Blancs, en pleine guerre civile, comme un espion agissant pour le compte des *Rouges. Mais, en* fait, il ne devait obéir avant tout qu'aux intérêts allemands. Le juge Solokoff et, après lui, Henri Rollin qui reprit sa thèse, voient en Boris Soloviev un agent qui épouse la fille de Raspoutine – disons en service commandé – afin de pouvoir se placer justement près du couple impérial et, cela, avec ou non la pleine conscience de Raspoutine lui-même. La question est difficile à trancher.

Raspoutine encouragea réellement le rapprochement entre sa fille et Soloviev, mais dans quelle mesure connaissait-il lui-même les relations et les activités plus que troubles de Soloviev ? Après la Révolution d'Octobre, comme la famille impériale avait déjà été transférée et détenue en Sibérie occidentale, à Tobolsk, Boris Soloviev avait été chargé d'une mission particulière par ses commanditaires : il devait veiller sur la situation de la famille impériale prisonnière, afin de préparer pour ceux qui le dirigeaient la poursuite de leurs plans. Soloviev déploya là ses talents d'agent triple : il chaperonna les tentatives des volontaires « Blancs » en vue de tenter une possible évasion de la famille impériale tout en bénéficiant de l'oreille complaisante des responsables bolcheviks locaux et, donc, n'obéissant en fait qu'à d'autres donneurs d'ordres liés aux Allemands, sinon des Allemands eux-mêmes. Le rôle de Soloviev et son *rapport plus ou moins direct avec le massacre final de la famille impériale,* transférée de Tobolsk à Ekaterinenbourg, pourront être étudiés dans un article ultérieur.

Après son action à Tobolsk, Soloviev et son épouse Maria s'installeront dans les régions de Sibérie où était établi le gouvernement contre-révolutionnaire. C'est là qu'il fut arrêté, accusé d'espionnage, et que le juge Sokoloff, bénéficiant d'informations dans son enquête sur sa conduite passée, lui fit subir, ainsi qu'à son épouse, une série d'interrogatoires dans le cadre de ses investigations sur l'assassinat de la famille impériale. Détenus un moment de la sorte par les autorités « Blanches » pendant l'enquête du juge Sokoloff, Boris et Maria seront finalement remis en liberté par un des seigneurs de la guerre de l'Extrême-Orient russe, et, ce, à la fureur du juge et à la faveur de la débâcle des armées blanches et de l'anarchie dans laquelle était alors tombée le pouvoir et l'état contre-révolutionnaire dans tout le Grand-Est du pays. Ils parviendront ensuite à s'embarquer à Vladivostok et à rejoindre l'Europe occidentale (l'Allemagne, puis

la France). La mission de Soloviev sembla s'être achevée. Il mourra de maladie dans les années vingt. Maria Raspoutine paraît ne jamais avoir même soupçonné véritablement les activités et les buts de son mari.

Raspoutine, même s'il ne fut peut-être pas directement, consciemment, « agent de l'Allemagne », joua en tous les cas un jeu des plus troubles et globalement néfaste. S'il put notamment influer diversement en faveur du Reich, et ceci jusqu'en plein milieu de la guerre mondiale, il fut aussi un élément de la désagrégation du pouvoir impérial russe, par le scandale même que sa présence soulevait dans toutes les classes de la population. Ceci préparant encore mieux l'élan révolutionnaire. Félix Youssoupoff, pour avoir approché Raspoutine de près, en tire ses conclusions et le présente finalement justement comme s'il agissait selon un plan préétabli, avec certains objectifs et comme s'il se réclamait d'un certain groupe basé à l'étranger.

L'opinion de Félix Youssoupoff sur Raspoutine « *personnification de cette force obscure en laquelle mûrissaient les calamités qui devaient se déchaîner sur la Russie* », reflète précisément sur ce point celle-là même de Papus, rapporté par l'ambassadeur de France, monsieur Paléologue, et que reprendra Philippe Encausse dans ses ouvrages « *Papus, sa vie, son œuvre* » et « *Le Maître Philippe de Lyon* ».

Enfin, citons en conclusion ces lignes écrites par Philippe Encausse, le fils de Papus.

> *« Le successeur de M. Philippe et de Papus (à la Cour de Russie) ne fut autre que Grégory Efimovitch Raspoutine, ce paysan sibérien illettré dont les Allemands, mieux avisés que les gouvernants français à l'égard de Papus et de M. Philippe, s'empressèrent de faire leur instrument peut-être même à son insu.*
> *« L'Éclair, journal de Montpellier, a publié le 31 octobre 1939, un articulet signé*
> *« Le prisonnier du Castillet » où cet auteur anonyme laisse entendre que Papus, ayant été en étroite relation avec les loges maçonniques allemandes, pourrait très bien avoir préparé la révolution russe pour le compte de l'Allemagne ! Le « prisonnier du Castillet » eût été mieux inspiré en étudiant le cas Raspoutine au lieu de s'occuper de Papus. »*

Études tentatives - III - Le spiritisme

Par Marie Lalande

Dans notre précédent numéro (n° 1/2004), nous avons commencé la publication (pages 58 à 70) de «Études tentatives» de Marie Lalande, article préfacé par Philippe Collin (pages 53 à 57). À présent, nous publions la suite et fin de cet article.

La Conscience fut donnée à notre éternité pour diriger l'Humanité qui la traverse et la forme en même temps. Cette conscience devait finalement affermir notre éternité particulière en la contemplation de Dieu face à face. Mais nous nous connaissons encore si peu nous-mêmes que notre conscience individuelle doute de son éternité. Au lieu de creuser notre âme, de voir comment nous sommes faits et en quoi consistent nos besoins réels, nous tâchons d'abord de satisfaire nos penchants de surface et nous nous attaquons par la même aux choses qui ne constituent à leur tour que des parties extérieures de notre éternité. A quoi nous servira-t-il de connaître les différents moules que traversent des esprits placés en des conditions différentes des nôtres, si nous ne connaissons pas d'avantage notre propre esprit ? Or, un esprit quel qu'il soit ne pourra reconnaître un autre et l'estimer à sa juste valeur, que lorsque lui-même aura déjà évolué en sa propre destinée. Et si notre moule extérieur en connaissait d'autres, saurait-il pour cela nous dire d'où ils viennent et où ils vont ? Assurément non, car l'extérieur n'est que l'effet de l'intérieur sur la matière et Dieu seul sait ce qu'il fait. Car c'est de lui que dépendent, non seulement la nôtre, mais toutes les éternités qu'il aura émanées. Lui seul les dirige et sait où chacune d'entre elles viendra aboutir finalement. Et si nous qui sommes encore au commencement de l'évolution, voulons absolument savoir ce que font nos voisins d'appartements pour ainsi dire, ne ressemblons-nous pas un peu à ceux qui veulent orner leur chambre avant de l'avoir balayer ? Nos compagnons de route ne sauraient nous guider plus sûrement que nous-mêmes, ils sont sous la même enveloppe de notre éternité et n'ont que le même lien qui les rattache à l'Eternel Lui-même. La conscience, ce lien qui ne peut jamais chez aucune de ces créatures s'engourdir totalement, devrait à son état conscient et clair suffire pour nous guider à travers notre éternité.

Mais, dira-t-on,

> *« c'est justement l'éternité dont nous doutons que nous tâchons d'explorer au moyen d'autres êtres, peut-être plus capables de s'en rendre compte que nous ne le sommes nous-mêmes ».*

Nous oublions alors que l'éternité ne représente que le désert à travers lequel nous devons évoluer en quête de la terre promise ! *L'éternité n'est qu'un temps* et ceux qui nous entourent voyagent avec nous. Il nous faut davantage que leurs expériences ; pour nous assurer de l'au delà il nous faut resserrer nos propres liens avec notre Créateur.

Si, en interrogeant les esprits, il nous arrivait de parler au démon, qui en serait à blâmer ? Nous-mêmes nous voulons sortir de notre enceinte, rechercher ce qui est en dehors, et ceux qui nous répondent pourront dire avec raison que c'est à notre appel qu'ils se sont approchés. Non pas qu'ils n'eussent point été là auparavant, mais un voile protecteur nous séparait afin que, comme des enfants turbulents, nous puissions accomplir chacun, en paix, notre tâche. Aussi ce *n'est l'esprit que nous voyons intervenir* pour les phénomènes de la nature du spiritisme, ce n'est que la vie latente qui est en toute chose. Or, il est incontestablement vrai qu'il est bon de connaître la vie, mais seulement lorsqu'on arrive à la comprendre par *soi-même, lorsqu'on est en elle. Mais quand nous ne* pouvons pas encore la saisir de nous-mêmes, quand il nous en faut des preuves extérieures et grossières, nous ne faisons que forcer la consigne ; nous écoutons la clameur de nos voisins de classe que nous avons ainsi pervertis, au lieu d'écouter chacun en son existence la voix divine.

Mais :

> *« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand.* » (Saint Jean, IV, I.)

Or, qu'advient-il d'un fruit précoce, malade et trop tôt mûri ? Il tombe à terre et le temps le fait oublier, jusqu'à son avènement prochain, revêtu d'une autre forme. Nous avons ajouté trop d'importance, par rapport à nous-mêmes, aux preuves des esprits, *qui ont manifesté leur vie autour de nous ; car leur vie n'est pas plus* avancée ou meilleure, elle est seulement d'un autre genre que la nôtre.

Pourquoi mettre l'évidence de la vie qui anime notre éternité à la place de l'esprit qui la guide ?

Ce qui est encore dans l'enceinte d'une époque qui évolue elle-même, et qui par conséquent fait évoluer tout ce qu'elle comporte, doit, forcément encore être matériel. Ainsi, tous les êtres enfermés dans la même éternité marchent avec nous, quoiqu'à des degrés différents, vers le même but. Et si, au lieu de nous prendre les uns les autres pour des maîtres plus parfaits que nous-mêmes, nous recherchions chacun davantage l'Esprit de vérité, nous finirions par ne plus nous attacher les uns aux autres, mais tous ensemble à Dieu Lui-même.

Ce n'est que l'Esprit et la Vérité qui convaincront jamais le monde de quoi que cela soit ; car l'Essence de Vie elle-même ne peut être ni renfermée, ni comprise en toute sa plénitude par aucune de ses époques passagères ou de ses phases partielles.

Or, les esprits ou entités vivantes elles-mêmes forment rarement les véritables présences que nous pouvons interroger dans les cercles formés à cette intention. Ce ne sont pour la plupart du temps que leurs reflets endormis ou inconscients que nous tirons ainsi de leur repos.

Le phénomène produit ressemble alors à un gigantesque miroir magique. Notre cercle formé de volontés impitoyables et glaciales amène l'effet du miroir devant lequel notre évocation féroce fait comparaître et souvent même matérialiser des fluides d'une autre nature et plus subtils que les nôtres. Et la question biblique «Qu'as-tu fait de ton frère ? » ne reçoit jusqu'à présent pas d'autre réponse que celle d'autrefois : « Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon frère ? » Serions-nous responsables des fautes que nous faisons commettre aux autres pendant leur sommeil relatif sur notre plan ? L'effort qu'ils font pour se produire devant nous leur fait souvent puiser des forces parmi des êtres et des centres plus que douteux. Pas que ces êtres ou bien ces centres en eux-mêmes soient plus répréhensibles que ne le sont d'autres, mais étant nécessaires à la matérialisation, ils doivent forcément provenir de la matière et comme telle surcharger la mesure juste du châtiment que portent déjà les êtres en eux-mêmes. La peine pour nous sera grande si nous prenons part à ses matérialisations ; car, comment tenterions-nous les autres sans encourir le risque d'être tentés à notre tour ? Pour voir des entités vraiment élevées, il n'y a

pas besoin de recourir à la matière, car elles n'y viendront sûrement point de cette façon-là. On ne peut apprendre par l'expérience des autres ; et la conviction d'autrui même au sujet de l'existence de Dieu et de l'éternité de la conscience humaine ne saurait être utile à notre perfectionnement personnel. Dieu ne s'est point caché devant notre conscience, c'est elle-même qui se l'est voilé et elle aura beau le chercher dans les personnalités diverses qui nous entourent, elle ne le trouvera jamais qu'en elle-même lorsqu'elle se sera pliée à son propre joug. Ce que nous acceptons change, et il n'est point besoin de tuer pour combattre. L'utilité absolue d'une chose est la seule raison pour qu'elle se fasse, car rien ne saurait aller se perdre au profit douteux de quelques-uns d'entre nous. Ne cherchons donc point désormais à extorquer à des centaines, des milliers d'êtres moins conscients de leur nature que nous-mêmes ce que nous devrions arriver à connaître par notre travail. Ne prenons pas le bien d'autrui, n'en jouissons plus par la suprématie d'une force brutale et injuste, car sûrement toute énergie dépensée en mal nous reviendra en mal, qui germera à l'endroit précis où notre paresse pour le bien l'aura semé. Si les autres entités comprises dans notre éternité sont moins puissantes en émanations impérieuses que nous-mêmes, sachons leur servir d'appui et non de pierre d'achoppement. Le Ciel nous réserve ses dons d'Amour et de Vie aussi bien aux uns qu'aux autres et n'attend de chacun d'entre nous que le travail justement réparti à nos forces. Nous possédons plus de vitalité matérielle que n'en ont ceux que nous interrogeons sur notre sort ; et peut-être leur offrons-nous par là même plus de tentations que leur existence ne nous en présente. Et cependant si nous savions combien chacun de ces « reflets de vie » ou entités spirituelles est précieux aux yeux de notre Père céleste, nous n'oserions point porter notre convoitise sur eux afin de les offenser. Nous n'oserions pas les induire en erreur et voiler la Lumière divine à leurs yeux. Mais prenons garde à ce que trop de lueurs différentes, toutes arrachées à leur propre devoir nécessaire, ne tendent à nous rendre aveugles envers la seule Lumière directrice.

Oh amis ! Retournons à la Bonté qui donne, qui guide et qui berce, au lieu de continuer à grossir les rangs des révoltés qui dévorent tout sans en profiter. Si nous suivions notre conscience, elle nous guidera sûrement à travers l'éternité, tandis que, tant que nous nous refusons encore à l'écouter, elle en est réduite à nous faire revenir sur nos pas.

Nous avons dit, au commencement de nos études, que ce n'était qu'en prière qu'on pouvait aborder certaines questions, concernant la Divinité. Or le sujet que nous allons tâcher d'aborder aujourd'hui devrait, plus que tout autre, nous faire sentir notre parfaite impuissance. Et nous voudrions par conséquent aujourd'hui, plus que jamais, implorer l'aide de Celui qui pardonne toute chose.

Le matérialisme, considéré comme tel, sans auxiliaires et sans dérivatifs, n'aurait point d'issue possible. Ce n'est que grâce à la puissance de Dieu qui relie toutes choses entre elles, que le matérialisme n'est point encore un état désespéré. Car c'est dans l'enchaînement perpétuel des événements que se trouvent les circonstances atténuantes.

Le but de cette étude n'est donc point de disséquer le matérialisme et ses partisans, mais de voir quelles parties susceptibles d'évolution probable il comporte, de front avec ses assertions plus ou moins terre à terre et hâtives. Comme tout ce qui a puisé sa vie dans le monde inférieur, le matérialisme consiste principalement en son enseignement et se nourrit des discussions prolongées de ses adhérents. Ainsi que l'enfant n'est soumis à sa mère qu'au degré auquel il la comprend, le matérialisme n'est soumis à l'Esprit Divin qu'autant qu'il lui est conforme. Or, le matérialisme lui-même n'est point de nature mauvaise, il change d'aspect totalement, selon l'homme qui l'héberge ; et l'homme à son tour change selon qu'il avance dans sa voie. L'inertie qui le possédait précédemment le laisse ; il se sent vivre, mais n'est pas encore conscient d'autre chose que de sa vie terrestre, et par conséquent il devient matérialiste.

Un grand degré d'esprit est donc nécessaire pour le rendre susceptible d'autre chose. Nous pouvons posséder des qualités de l'âme qui proviennent de quelques efforts bien dirigés, ou bien d'un plus ou moins bon naturel, sans que pour cela notre esprit soit déjà à même d'entrevoir ou de pressentir son Créateur. Ceci est généralement le cas jusqu'au moment où nous atteignons le point culminant entre la matière et Dieu, le point qui nous explique la matière qui, à son tour, ne peut plus nier l'esprit. Nos opinions ne sont que le résultat de ce que nous sommes, et ainsi que nous devenons plus clairs ou plus sombres, plus purs ou plus vils, nous amassons ou sommes au contraire forcés de perdre telle capacité ou telle opinion. Mais si l'esprit de lumière a une fois pris possession d'une des plus petites parties de nos êtres, ou individualités, soyons sûrs qu'il y reviendra

et que si nous le secondons, c'est-à-dire si nous n'entravons point son œuvre, il la complètera en nous.

Nous avons cru trouver le repos dans la matière, mais la matière change selon l'esprit, qui seul est immuable, car c'est de lui que viennent toutes choses. Rien alors ne saurait être soumis à des règles intrinsèques, et, pour avoir raison toujours, il faudrait être un habitant du royaume céleste. Or, il nous est impossible de ne point nous tromper, car nous ne sommes qu'en train de chercher seulement, lorsque nous en arrivons au point d'être conscient de ce que nous cherchons, il nous est également impossible de ne pas trouver, car ce n'est point Dieu qui est perdu, mais nous-mêmes. Nous avons *voulu bâtir une tour afin* d'atteindre le Ciel, et nos idiomes se sont confondus.

Que faire pour retrouver en nous ce point sensible, qui, rappelant l'esprit, pourrait nous le faire connaître ?

Nous n'avons plus la paix au sein de notre conscience, et nous cherchons au loin ce *qui pourrait rétablir cette paix, au lieu de chercher à la fixer en nous-mêmes.* La base de toute chose se retrouve dans le cœur de l'humanité, et la certitude du bien se renouvelle individuellement chaque fois qu'un homme se décide de prier.

Pourtant, on pourrait nous demander si nous ne sommes pas un peu rétrograde en conseillant de retourner vers le cœur de l'homme, car, nous dira-t-on, n'a-t-il point déjà servi et n'a-t-il été trouvé insuffisant à répondre à toutes les exigences, *tous les désirs, que lui présentait sans cesse le genre humain ? Sans doute,* et l'on aurait parfaitement raison ; aussi ne le présentons-nous pas comme but final de l'existence, mais seulement comme base indispensable, comme chemin le plus direct vers l'infini.

Rien ne saurait être le but de l'humanité, et par conséquent rien ne saura jamais la satisfaire, sauf seul l'esprit divin du Dieu incréé.

Ce n'est que le moyen d'arriver à le contempler que nous tâchons d'éclaircir ici. C'est à cet effet seul que nous recommandons le cœur humain, car c'est de lui que découle l'amour qui éclaire toutes choses. L'amour nous fait voir et réellement connaître notre but final, l'esprit. Or, dans la connaissance réelle réside la compréhension de toutes choses. Acceptons ce qu'il nous accordé de

connaissances, éclairons-les par notre tendresse et tâchons de les accroître par la prière qui seule ne violente rien, mais ramène toutes choses librement et selon leur plein gré au Ciel, qui est leur patrie véritable.

Le langage divin se résume et se traduit toujours pour nous, hommes terrestres, en et par la prière.

La prière est le joint qui relie la chair et l'esprit. Pas la prière stérile ou indifférente, mais celle qui s'effectue autour de nous. Il nous faut trois choses pour ramener notre corps à l'esprit : il nous faut les actes pour l'activité de la matière, la foi pour l'équilibre de nos âmes, et l'amour pour l'entretien du commerce vivant avec l'esprit. Quels actes, quelle foi et quel amour seront à même de réaliser à nos efforts ce paradis perdu ? Ouvrons les Evangiles et nous verrons tracée, jour par jour et point par point, la vie nécessaire à notre amour. Le Christ seul connaissait alors, comme il le connaît maintenant, le sens intime de toute chose ; l'esprit est unique et ne saurait changer ; celui qui a vécu selon l'esprit hier le reconnaîtra aujourd'hui et ne pourra se tromper sur la route qu'il lui est donné de suivre.

Travaillons et cherchons dans nos cœurs avec soin, là est la seule vérité possible, ce que nous avons fait et ce que nous n'avons pas fait ; ce que nous avons aimé et ce que nous avons méprisé. Le cœur est la racine de la vie ; ce qui est venu de lui a été notre véritable chemin. Ce que nous avons aimé a été notre vie, et, selon ce qu'elle a été, elle sera jugée.

La vie c'est l'amour et l'amour c'est la vie qui conduit à l'esprit.

Le bien et le mal ne subsisteront point, car c'est l'amour seul qui existe par lui-même. Il dirige toute chose, répond à tout appel, car il est Celui qui a tout créé.



Nos lecteurs seront peut-être étonnés du choix d'un tel sujet, l'antipathie étant généralement reléguée au loin, confondue avec les sentiments émotionnels et imaginaires, qu'on trouve du reste fort naturels.

Or, il nous semble au contraire que la question des antipathies et sympathies réciproquement échangées forme le plus grand des problèmes universels. Elle nous semble englober toute chose, devenir la division même et par là former le plus grand obstacle réel à notre compréhension du Divin.

Les *événements les plus importants ainsi que les plus petites circonstances de* famille sont, pour la plupart, dus, nourris et envenimés par le courant répulsif que nous nommons antipathie. Et nous serions tentés de dire à tous ceux qui se plaignent de leur mauvaise destinée : Sachez vaincre vos antipathies, et les mauvaises étoiles sous lesquelles vous pensez être venus au monde changeront d'elles-mêmes et se transformeront en heureuses. Vous aurez la chance, si vous avez la sympathie nécessaire.

Cette dernière, comme tout effet de la lumière, doit être acquise personnellement et ne peut s'acheter.

Elle se donne, de l'un à l'autre, mais, comme les colombes de Noé, ne séjourne que là où elle peut trouver un gîte.

Si nos sentiments d'attraction et de répulsion individuelles n'étaient dus qu'au hasard, ils se dissiperaient de la même manière passagère dont ils seraient venus. *Mais nous ne faisons que trop souvent l'expérience combien funeste peut* devenir l'accroissement d'une antipathie invétérée. Il est clair que pour disposer d'une telle force, d'une influence si puissante, ce courant doit exister parmi nous depuis bien longtemps et doit, par conséquent, avoir ses causes d'existences.

En admettant un avenir nous sommes forcés d'admettre un passé et par là de considérer l'antipathie surtout individuelle comme un de nos plus grands adversaires.

On ne peut s'attendre à la fusion de quoi que ce soit sans la chaleur nécessaire à l'objet qui doit entrer en fusion. Il sera donc impossible à l'homme d'entrer dans l'Harmonie céleste qui lui est réservé tant qu'il est encore divisé en lui-même, tant

que l'antipathie continue à étendre ses brèches parmi nous. Il nous sera difficile de comprendre l'Harmonie tant que notre sympathie ne lui aura pas aplani le chemin.

S'il est juste que nous aimions ceux qui nous aiment afin que les foyers de l'amour s'accroissent, il n'en est pas moins nécessaire de combler ses brèches d'inaffection afin que la substance de l'amour puisse grandir et s'étendre dans l'humanité. Et si nous avons fait des choses mauvaises, encouragé l'inaction du bien, nous devrons encore être ramenés à attirer vers nous, à aimer le mal avec souffrances afin de le purifier en nous purifiant nous-mêmes.

Voici pourquoi nous aimons les antipathiques, parce leur ambiance qui nous repousse comporte probablement en elle-même quelque chose qui provient de nous.

En repoussant plus loin, en détruisant les occasions de faire la paix, qui peuvent se présenter à chacun de nous, nous créons à notre avenir des défaites encore plus graves, des lacunes encore plus difficiles à combler. A mesure que le temps avance, nos expériences antérieures nous conseillent et nous suivent, les brèches s'étendent, le vide se forme, et l'Harmonie s'éloigne en s'affaiblissant en nous.

Toute scission est mauvaise puisqu'elle nous éloigne de notre but : toute tolérance est bonne qui tend à aplanir les chemins qui mènent au paradis.

Or, ce qui nous fait tellement insister sur cette question d'antipathie et de sympathie, c'est que nous sommes convaincus qu'elle est avant tout personnelle, qu'elle découle comme toute chose du cœur humain, qui devrait refléter Dieu et que, de plus, tout centre de Rédemption commence par être individuel avant de devenir, à n'importe quel degré, universel en général.

L'amour seul pourra briser toutes ces chaînes de répugnances par lesquelles l'antipathie se maintient parmi nous. Il les brisera en les attirant à lui avec douceur jusqu'à ce que, se brisant d'elles-mêmes à ses pieds, elles lui deviendront conformes.

Demandons au Ciel le courage nécessaire pour mener à bien ce combat amical qui va s'engager entre nous et nos antipathies particulières. Nous en sommes tous chargés ; il faudra n'avoir point d'orgueil, point d'amour-propre, point de sensibilités excessives afin de venir à bout de nous-même. L'égoïsme est le moteur principal des antipathies exprimées au dehors ; tout ce qui nous incommode nous déplaît et nous tâchons de l'éviter.

Notre être se complaît en sa compagnie propre, admire ce qui lui est conforme et forge cette solitude intérieure si morne, dont il vient à souffrir si cruellement plus tard.

Ayons le courage de consoler l'antipathie, de pleurer la solitude et de rétablir ainsi la paix en nous-même.

Dieu, qui est au centre, au milieu même de toutes choses, est rempli de sympathie. Il attire tous ceux qui connaissent l'antipathie. Toute présence, par le fait seul qu'elle existe, lui est la bienvenue. Tâchons de Lui devenir plus *semblables et nous ne connaîtrons plus les amertumes de l'antipathie.* La répulsion cédera à l'attraction et l'harmonie régnera à sa place.

Aimons ceux qui nous sont antipathiques, faisons la paix toujours et partout ; le repos personnel n'existe pas sans le repos de nos semblables.

Donnons tout ce que nous possédons de forces motrices morales, et soyons sûrs que lorsque nous n'en auront plus nous en aurons encore, car la source où nous l'aurons puisée n'aura point été en nous, mais avec nous.

Ceux qui travaillent ne se fatiguent point, mais ceux qui refoulent leurs forces s'amassent des difficultés sans pareilles.

Aussi il est plus dur de défaire ce qu'on a amassé volontairement que d'agir selon l'harmonie inhérente de l'amour constructif.

L'amour divin est peut-être la chose dont on parle le plus et à laquelle on pense le moins. On est si habitué de dire que Dieu nous a sauvé par amour, qu'il est rare qu'on y pense, ne fût-ce qu'un moment, d'une manière intime et positive.

Au cours de ces études que nous avons entreprises nous avons laissé de côté cet aperçu de l'Etre Omniprésent jusqu'à notre dernier moment.

Il fallait montrer à nos lecteurs que nous considérions Dieu comme entité pratique et vivante que nous sommes appelés à suivre et à refléter, et non comme un songe éloigné qui pourrait attirer nos regards éblouis.

Or, voici en quoi consiste, à notre avis, la preuve réelle de l'amour de Dieu. C'est en ce que sa révélation est mobile, en ce qu'elle nous suit et s'adapte toujours à notre état actuel et individuel.

Ceci n'est point une thèse, ou une promesse éloignée, c'est la vie qui nous alimente de jour en jour, c'est l'amitié cachée d'un Etre infiniment puissant qui, aussitôt qu'on l'appelle, répond : « Je suis là ». Quel Etre, quelle amitié, dira-t-on. Celle du Dieu tout puissant qui s'est toujours incarné parmi nous. Se transformant à nos yeux ainsi qu'un rêve de merveilles, et cependant toujours infiniment supérieur à nos attentes. Dieu reste toujours fidèle à sa Nature divine.

Il s'adapte infiniment à nos besoins.

Nous dira-t-on que cela est chimère, que nous n'en savons rien, à part le sacrifice de Jésus-Christ dont nous ne connaissons que quelques traits trop souvent estropiés par le temps, l'usage qu'on en fait et surtout dénaturés par le fait même de leur transmission ? Dira-t-on que la vitalité active manque à ce Dieu qui se tient au loin et laisse souffrir, seule, cette humanité pervertie qui attend son jugement ?

Nous ne le croyons pas. Si l'humanité doit être sauvée, le principe qui la sauve doit être au milieu d'elle. Le Christ a-t-il fini son œuvre ? Regardons autour de nous, et la réponse vraie ne manquera pas de nous sauter aux yeux. Avant que le Sauveur ne vînt sur cette Terre, il y eut des prophètes en qui le Saint-Esprit préparait son œuvre ; or, pourquoi maintenant n'y en aurait-il pas aussi bien !

L'Esprit qui séjourne en Jésus-Christ, qui est vivant, ne mystifie point ceux qui s'approchent en adorant. Si Dieu est en nous, combien plus n'enverra-t-il pas *quelqu'un pour nous guider qui soit en Lui* ?

Serait-il possible qu'un tel homme se tienne sur la terre sans que tous ses habitants le sachent et se précipitent vers lui ?

Toute la terre a-t-elle connu Jésus-Christ ? Non, loin de là, car nous ne sommes, chacun d'entre nous, attirés que vers les centres d'idées, de convictions, de vies qui sont les plus fortes en nous-mêmes. Il ne dépendra donc point du hasard ou de la bonne chance de tel ou tel individu qu'il soit mis sur la route d'un guide céleste incarné, mais de son propre cœur et de ce que son cœur a aimé.

Pour nous Dieu ne manque pas d'actualité, car, s'il nous donne notre pain quotidien tous les jours ; si ce qui est dans l'ordre physique est aussi dans l'ordre moral et que le soleil matériel nous éclaire journellement, combien plus ne nous laissera-t-il pas sans indications directes et pressantes dans le domaine de nos âmes ?

Il est rare que quelqu'un désire l'actualité divine. Un Dieu spectateur est plus à notre goût qu'un directeur vivant de nos plus petits actes. Les églises sont vides, et ceux qui ont le cœur souffrant (nous parlons de la majorité et non de la minorité) n'y vont point chercher ce que réclame en eux la soif de Vérité. Nous sommes modernes, il nous faut l'actualité. Ceux qui nous parlent de Dieu, de la religion n'ont pas la vie nécessaire pour rassasier nos âmes. On nous dit que la vérité n'est renfermée que dans cette seule manifestation du Sauveur et que, pour recevoir l'Esprit, il faut être parfait. Or, croyez-vous que le Consolateur qui doit préparer la vie à l'Esprit viendra se mettre devant le monde en confusion et que d'un coup tous les « bons », qui sont encore des mauvais, tomberont à genoux et, l'adorant, seront reconnus par Lui pour siens ? Ne serait-ce pas plutôt que Celui qui, d'après les propres paroles du Sauveur, prendra du sien pour nous en donner, viendra comme Lui consoler et attirer vers Lui les gens individuellement, *et dans l'ombre de cette vie affairée qui l'ignore* ?

Seul à seul, dans la solitude du désespoir ceux qui auront reçu l'aide demandée à un homme qui passa près d'eux reconnaîtront peut-être qu'il fut un envoyé du Ciel.

Pour nous, humains, il existe des théories ; pour Dieu Omniprésent tout est pratique. Une à une ses créatures le reconnaîtront, non pas en troupeau bruyant et sûr de lui-même, mais dans la solitude suprême du cœur humain. Si cela était autrement, il faudrait des phénomènes pour faire croire, des représentations pour former l'âme à voir, sans connaître. Or tout ceci est étranger à l'amour de Dieu, et la seule preuve réelle de ce que nous avons acquis réside dans l'intensité de la conviction que comporte notre être personnel. Cette conviction-là ne dépendra plus des faits extérieurs, ni des démentis matériels accumulés contre elle, - cette conviction-là aura la vie par elle-même, car elle ne peut découler que du Chef de toute vie.

Il est une chose qui souvent ébranle notre foi dans le Bien et par conséquent en Dieu, c'est la suprématie du mal invisible sur le Bien. Nous oublions qu'une lutte engagée peut comporter la victoire, malgré les défaites qui à prime abord semblent fixer l'arrêt de sa destinée. Dieu tire parti du mal en le mêlant au bien. Le bien existe, le mal passe à travers lui. Le mal évolué et inondé de lumière devient le bien aussi intense que sa force primitive en mal le lui permet.

Si nous avons en nous une étincelle divine, c'est afin qu'elle travaille les substances ténébreuses qui lui sont échues en partage et que, les ayant rendues lumineuses, elle retourne avec elles à l'Harmonie céleste.

La différence entre l'amour humain et l'amour de Dieu consiste en ce que nous avons presque toujours une raison égoïste dans nos attachements ; tandis que le Ciel nous aime toujours et partout pour notre but final et pour ce que nous sommes momentanément.

Que nous soyons bons ou que nous soyons mauvais, il nous aime tous indifféremment, mais nous le ne voyons pas encore.

Zhora (Marie Lalande 1877-1953)
Disciple de Monsieur Philippe

Art et franc-maçonnerie

*Par ****

Selon le dictionnaire Larousse en trois volumes, l'art est l'ensemble des procédés pour bien faire les choses.

Jusqu'au Xe siècle, l'art signifiait d'abord science, savoir. Au Moyen Âge, c'est même l'ensemble des matières de l'enseignement que l'on enseigne sous l'expression : « les Arts Libéraux ». Dominés par la théologie, ils étaient répartis en trivium : grammaire, rhétorique et dialectique, et en quatrivium : arithmétique, géométrie, astronomie, musique.

Dans l'Italie médiévale, on désignait par arts moyens, majeurs et mineurs les corps de métier groupant à l'intérieur d'une même commune les artisans d'une même spécialité répartis entre travailleurs, maîtres de métiers et dirigeants de l'art (consuls ou recteurs).

Puis, au fil du temps, l'art désigna plutôt les moyens et les méthodes tendant à une certaine fin, d'où la définition plus moderne du début. C'est ainsi que l'on se mit à parler d'art poétique, d'art oratoire, d'art militaire, d'art dramatique, d'art sacré, d'art mécanique et même d'arts ménagers !

Et puis, c'est un jour Émile Bernard, un peintre français originaire de Lille où il est né en 1868, qui évoquera l'art à travers trois opérations :

- voir, opération de l'œil ;
- observer, opération de l'esprit ;
- contempler, opération de l'âme.

Quiconque, selon lui, arrive à cette troisième opération entre dans le domaine de l'art.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les chefs d'œuvre de l'art ont une vertu initiatique. Captant le regard et l'attention, fixant la mémoire et le cœur, nourrissant leur légitime appétit d'ordre et d'harmonie, ils enseignent, ils font fenêtre sur l'ultime au-delà du visible.

C'est par là que Michel-Ange a pu parler du « culte du beau »...

Quant à la franc-maçonnerie, on y trouve l'expression « Art Royal » donnée à la maçonnerie au XVIIIe siècle pour désigner la plus totale perfection de la voie initiatique. Elle pourrait aussi être empruntée à l'alchimie médiévale du XIVe siècle où « l'Ars Magna » était considérée comme la voie la plus exigeante pour arriver au stade final de la transformation. C'est encore le nom donné à la maçonnerie lorsqu'elle est considérée comme une ascèse et un art de vivre. Mais, originellement, elle fait référence à l'art de bâtir des « opératifs ». Elle figure à ce titre dans la partie historique des « Constitutions d'Anderson ».

Les interprétations concernant les origines de la franc-maçonnerie sont par contre nombreuses. Les analyses proposées par Guénon et Wirth en témoignent.

Guénon opère une distinction entre « Art Royal » et « Art Sacerdotal ». Selon lui, l'Art royal relève de tout ce que se rapporte aux possibilités de l'état humain dans son intégralité et aboutit à la perfection de cet état. L'Art sacerdotal prendrait l'être humain au point laissé précédemment pour le conduire dans cette perspective vers l'identité suprême où le spirituel prime sur le temporel.

Wirth voit, de son côté, une toute autre influence en donnant la part belle à Salomon, en liant l'expression à l'évocation du goût pour les constructeurs manifesté par les rois depuis le fils de David.
La difficulté de cerner les deux termes du titre choisi : «Art et franc-maçonnerie» n'est pas étonnante étant donnée la difficulté des approches de l'un comme de l'autre, diversité plus ou moins consciente mise en avant que ce soit dans le monde profane ou en maçonnerie même.

Pour en terminer rapidement avec ces approches encore très intellectuelles du sujet, jetons un coup d'œil sur ce que l'on appelle la théurgie (du grec, théurgia, de theos, Dieu, et d'ergon, ouvrage). Il s'agit d'une sorte de magie par laquelle on se met en rapport avec les diversités bienfaisantes. C'est la science du merveilleux. C'est l'art de faire des miracles. C'est l'art de faire descendre Dieu dans l'âme et de créer pour elle un état extatique.

Baudelaire et Théophile Gautier iront plus loin encore en défendant l'art pour l'art. Selon eux, l'art doit être à lui-même sa propre fin cherchant à réaliser la beauté pure sans se préoccuper de morale et d'utilité.

Et la franc-maçonnerie dans tout cela ?

Il paraît nécessaire de faire préalablement un détour rapide mais indispensable par ce que l'on pourrait appeler les « arts magiques ». Qu'il s'agisse de magie noire, de magie blanche, d'alchimie, toutes comportent des formes de rituels sur lesquels on ne peut s'étendre mais qui ont, très souvent, en commun le fait de constituer à la fois un art mais qui sont aussi comme les deux faces d'une même médaille.

En Afrique, on trouve la magie noire dans le pouvoir prêté aux sorciers de jeter le mauvais sort. Autour du vaudou, se sont développées des pratiques déviantes où les prêtres se font envoûteurs, où la magie règne dans ce qu'on appelle «l'expédition». Elle consiste à lancer l'esprit d'un défunt contre une victime qui ne tarde pas à dépérir.

À l'inverse, l'alchimie est considérée comme « art divin de faire l'or et l'argent ».

Quant à la magie de l'ère pharaonique, elle décrit l'homme comme une parcelle venant du cosmos, le « Kah » séjournant sur terre et rejoignant à la mort terrestre, par cette parcelle, le cosmos dont il est issu.

Par contre, le retour au sacré aujourd'hui s'effectue parfois par des formes archaïques de religiosité témoignant d'une permanence de l'étrange, de peurs toujours actives qui mènent tout droit à une magie pouvant se transformer en une dégradation du sacré.

Disons tout de suite que l'on ne saurait confondre la franc-maçonnerie, curieuse, il est vrai, d'une tradition alchimiste qui fit aussi rêver les surréalistes, avec des mouvements au syncrétisme douteux prenant appui sur une numérologie de bazar ou sur les divagations de certains kabbalistes contemporains toujours à la recherche du mot sacré.

À l'opposé, l'art des nombres et leur interprétation offre de merveilleuses évocations symboliques dans la musique, l'architecture, par exemple. Ils expriment souvent non seulement des quantités mais des idées et des forces.

Le nombre d'or ou proportion dorée a fait l'objet de savantes études. Il établit un jeu de rapports tel que la plus petite partie d'une ligne est dans le même rapport à la plus grande que la plus grande au tout. L'équivalent approximatif du nombre d'or est le rapport de 3 à 5. C'est celui d'un dynamisme équilibré qu'il symbolise et qui se fait sentir jusque dans l'immortalité statique des œuvres plastiques. Le nombre 5 tire son symbolisme de ce qu'il est, d'une part, la somme du premier nombre pair et du premier nombre impair après 1 (2+3), d'autre part, le nombre médian des neuf premiers nombres.

Quant à « l'art et les artistes francs-maçons », certains furent illustres, d'autres le furent moins. Mais les principales disciplines artistiques ont eu une inspiration maçonnique. Est-ce le pouvoir universel de l'art, au-delà des langages, par l'image, par le son ?

En tout cas, Platon disait déjà dans son ouvrage Le politique : « Si les arts venaient à disparaître, l'existence déjà si difficile maintenant deviendrait absolument impossible à vivre ».

Les plus illustres musiciens francs-maçons ne furent pas pour autant des compositeurs d'œuvres maçonniques très nombreuses. Liszt n'aurait laissé qu'une œuvre (sur un poème de Kauffmann) ; un chœur d'hommes avec solo de basse et accompagnement de piano. Mais, il a par contre offert de nombreux concerts de bienfaisance. Même Mozart, auquel on a prêté une œuvre explicitement maçonnique, n'y a pas toujours inscrit, contrairement à ce que l'on a pu dire, les tonalités dites maçonniques et un peu mythiques organisées autour du nombre 3.

Joseph Haydn sera l'un des plus célèbres musiciens de son époque à entrer en maçonnerie. Mais, s'il est initié le 11 février 1785 à Vienne dans la loge « La Vraie Concorde », il n'aurait jamais rejoint les colonnes de celle-ci après son initiation et son parcours maçonnique n'a jamais pu être assuré. Par contre, il fut l'un des plus prestigieux compositeurs de musique à destination d'une loge : au total, 9 symphonies commandées par une loge parisienne « L'Olympique ».

À l'inverse, un artiste peu connu, Henry-Joseph Taslein, à la fois compositeur, pianiste, facteur d'instruments et éditeur de musique, va, au milieu du XIXe siècle, composer au total 22 pièces maçonniques, essentiellement des cantates pour

certaines occasions (qu'il qualifiera lui-même « *de peu de mérite sous le rapport de la composition* »).

C'est sans doute pour cela que la colonne d'harmonie est composée originellement de deux clarinettes, deux bassons, deux cors et un timbalier avec des fortunes diverses dans les loges. Sans être tombée en désuétude, la colonne d'harmonie a aujourd'hui une présence moins marquée.

Ouvrons une courte parenthèse sur l'orgue qui n'appartient pas à la colonne d'harmonie traditionnelle : il émerge pourtant véritablement en France dans les années 1840-1850. Alfred Lefèbvre-Wely (1817-1870), représentant le plus important de l'école française d'orgue à la fin de la Restauration et sous le Second Empire, fils de franc-maçon, est signalé sur les tableaux de la loge «Rose étoilée régénérée» entre 1839 et 1843.

L'orgue reste perçu comme l'instrument de la solennité par excellence. Sibélius en fera encore usage pour sa loge dans son Opus 113.

On n'oubliera pas non plus que si, comme l'a dit Beethoven : « *Ce que l'esprit reçoit de la musique par les sons est une révélation spirituelle incarnée* », celle-là ne doit pas, néanmoins, envahir la tenue maçonnique mais rester discrète tout en accompagnant heureusement certains temps forts.

À titre beaucoup plus anecdotique et historique, on signalera la présence des chansonniers du XIXe siècle dans les loges, phénomène peu connu en marge de l'histoire de la musique maçonnique. Des sociétés chantantes comme « Le Caveau » auraient entretenu par des chansonniers populaires comme Béranger un intérêt grandissant de la franc-maçonnerie pour le peuple et sa condition.

Quant aux artistes lyriques, leur présence dans les loges a été particulièrement marquée au XVIIIe siècle et dans les premières décennies du XIXe siècle. L'engouement pour l'art lyrique trouve ainsi un écho dans les loges.

On n'aurait garde d'oublier les chants maçonniques que l'on ne connaît plus guère en France. Ils remplissent les pages d'un recueil des chansons des francs-maçons publié à La Haye en 1766 sous le titre *La lyre maçonne*.

Anciennement, un cantique était chanté à l'ouverture de la loge. Cette pratique existe encore dans certaines loges aux États-Unis. En voici une strophe de l'un d'entre eux, intitulé « Le Temple du maçon » :

> « Chantons sur l'air de O Filii
> « Le Maître nous rassemble ici
> « Pour un travail qui nous plaira
> « Alleluia. »

Voici ce qu'on chanta, entre autres couplets, le 7 janvier 1778 aux agapes qui suivirent l'initiation de Voltaire dans la loge « Les neuf sœurs » :

> « Dans nos temples, tout est symbole.
> « Tous les préjugés sont vaincus.
> « La maçonnerie est l'école
> « De la décence et de la vertu.
> « Ici, nous domptons la faiblesse
> « Qui dégrade l'humanité.
> « Et le flambeau de la Sagesse
> « Nous conduit à la volupté. »

Et, enfin, voici le premier et le dernier couplet d'un chant intitulé « Chanson des Apprentis » ou chanson d'union qui évoque les santés que se portent les frères :

> « Frères et Compagnons
> « De la Maçonnerie,
> « Sans chagrin, jouissons
> « Des plaisirs de la vie.
> « Munis d'un rouge bord,
> « Que par trois fois un signal de nos verres
> « Soit une preuve que d'accord
> « Nous buvons à nos frères. »



Quant au dernier couplet, il est bien à sa place, après avoir porté de nombreuses santés :

> « Joignons-nous, main et main.
> « Tenons-nous ferme ensemble.
> « Rendons grâce au destin,
> « Au nœud qui nous rassemble.
> « Et soyons assurés
> « Qu'il ne se boit sur les deux hémisphères
> « Point de plus illustres santés
> « Que celles de nos frères. »

et il y a un « bis » pour les deux derniers vers.

On n'aura garde de rappeler l'existence de la loge « Les neuf sœurs » en référence aux neuf muses. Ce fut l'une des plus brillantes de l'Ancien Régime. Dans l'esprit de ses fondateurs, il s'agissait de créer une loge spécialement destinée à la culture des sciences, des arts et des belles-lettres. Effectivement, de nombreux peintres, graveurs, sculpteurs de l'époque y appartenaient, tout comme Pilâtre de Rozier, le docteur Guillotin ou le naturaliste Lacepède.

Plus largement, le dessin, la peinture, la sculpture, la gravure ont eu des représentants éminents en maçonnerie. De Bartholdi à Greuze, de Prud'hon à Horace Vernet, les artistes ont toujours été bien représentés dans les loges françaises et c'est encore vrai, semble-t-il, de nos jours.

Y a-t-il à cela une raison précise ? Peut-être, mais cette explication n'engage que l'auteur de cet article. Peut-être, peut-on la rechercher dans cette quête de l'absolu qui habite l'artiste véritable et dans le fait que la réception en loge lui ouvre une porte sur un chemin certes étroit et sans fin qui peut soutenir et même justifier à ses propres yeux la recherche de l'inaccessible perfection.

On peut évoquer à cet égard les décors, dans leur globalité, d'une loge maçonnique, qu'il s'agisse des outils, des lumières, des décors des officiers, des éléments muraux et autres, un certain graphisme, des volumes appropriés et leur esthétique, la place de chacun de ceux-ci dont le déplacement obéit à un symbolisme des formes.

Ceci fait penser à la « Gestalt théorie » (Gestalt venant de l'allemand forme), cette théorie psychologique et philosophique dont l'objectif est de refuser la division des phénomènes psychologiques (et même physiques) en éléments distincts pour les considérer comme indissociables appelés « formes », tels que la modification de l'ensemble du phénomène. En somme, le gestaltisme désigne un ensemble dont toutes les parties sont intégrées dans la formation d'un tout. Quelle belle définition de la maçonnerie éternelle !

Quant à l'art littéraire en maçonnerie, il faut distinguer au moins trois domaines : celui des travaux maçonniques eux-mêmes qui peuvent comporter de véritables petits chefs d'œuvre et qui sont rarement reproduits même à usage interne jusqu'à l'immense collection d'ouvrages écrits par des maçons ou des non-maçons en passant par des revues obédientielles plus ou moins épisodiques qui contiennent de fort belles pages y compris des œuvres poétiques de qualité.

Voici, par exemple, un court passage fort bien tourné d'un article paru dans un bulletin de la Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra « Epistolae » d'avril 1991. Ce sont les mots... et le printemps qui ont inspiré son auteur sous le titre « Libres propos » et qu'il conclut ainsi :

> « *Oui, les mots évoluent et leur sens et l'usage qu'on en fait. Les mots sont les outils des maçons. Il serait tellement regrettable qu'ils débordent la maison, qu'ils s'échappent de nos loges en oubliant cette fraternité qui les a enrobés d'amour, qu'ils deviennent tranchants et acérés sitôt franchis le seuil de la vie quotidienne.* »
>
> « *Bon ! Tout ceci n'est que des mots... et nous voici au printemps. Tant que les premiers soleils permettront à l'oiseau de chanter, tant que la vie éclaircira le ciel pour laisser transpercer le rayon de l'espoir, tant que nous conserverons le sens de l'humour qui rallie les excès de langage et que notre bon sens adoucira l'aigu des cruautés gratuites, le printemps restera le temps des sages controverses, des travaux fructueux et des joies de l'amitié fraternelle réchauffés au feu pétillant de l'esprit !* »

Plus intéressant peut-être est de savoir en quoi de grands écrivains ont pu être influencés par la franc-maçonnerie ou par ses aspects les plus mystiques sans que cela transparaisse forcément dans leur œuvre.

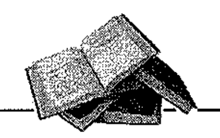
François-René de Chateaubriand aurait ainsi été influencé par le martinisme au XIXe siècle. Lamartine, dont le père, officier de carrière, aurait été initié dans une loge militaire alors qu'il servait en Bretagne, occupe néanmoins une place originale dans les relations entre un grand poète et la franc-maçonnerie. Il déclarera officiellement et à deux reprises, alors qu'il était en charge des affaires de l'état, une position favorable à la franc-maçonnerie. Celle-ci le lui rendra bien en suscitant un projet de statue du poète dans sa ville natale, Mâcon.

Au terme de ces quelques pages, il paraît nécessaire de rechercher le lien véritable entre l'art et la franc-maçonnerie. On peut, peut-être, le trouver sous la forme d'un pont, d'un point de passage qui serait illustré par une phrase de Heidegger : « Le Beau est la vêture du Juste ».

Notre époque est marquée sans doute plus que par le passé par un désarroi spirituel et moral profond. Il suscite un climat de recherche, inquiète de sens à donner à la vie terrestre et au mystère qui lui succède. Il s'exprime sous les formes les plus diverses, depuis le refuge dans l'extrémisme religieux en passant par une littérature « bon marché » sur les techniques du bonheur pour se terminer parfois tragiquement sous l'influence de sectes manipulatrices.

Alors, la réception en loge, en ouvrant la porte de l'initiation, fait passer le jeune maçon dans une seconde vie où plus rien n'est et ne sera jamais plus tout à fait comme avant. Elle lui offre « Re-naissance », « Re-construction », « Re-création», par la pratique de l'Art Royal.





Marielle-Frédérique Turpaud a lu pour vous...

Ah enfin un bon livre de Kabbale, qui la montre en action, palpitante et vivante ! Le magnifique livre « **Le Kabbaliste**[1]» que **Patrick Levy** a consacré à son rabbi kabbaliste Isaac Goldman (de Belleville) est maintenant en Pocket. Outre l'hommage rendu à cette haute figure de la pensée, ce livre est une façon belle, efficace et semée d'humour tendre de commencer la Kabbale et de comprendre les joies et les abîmes qu'elle révèle, sans aucune connaissance préalable sur le sujet. Rabbi Isaac n'a jamais été rabbin. Il était simplement un splendide érudit ensoleillé de l'intérieur par une amoureuse joie de vivre. Patrick Levy prenait des notes au long de leurs merveilleux vagabondages à travers la Bible, le Talmud, les commentaires et, surtout, à travers les grands kabbalistes juifs de la tradition d'Isaac Louria. On comprend, à suivre avec eux les lettres d'un mot, à quoi servent les techniques de Kabbale apprises autrefois : la témoura, la guématrie, le notarikon - tous ces termes barbares et abstraits prennent soudain vie lorsque rabbi Isaac, sous les yeux questionnants et ravis de Patrick, s'en sert pour entrer à l'intérieur du secret d'une phrase qui nous semblait, jusqu'ici, simple et ordinaire. Patrick Levy était déjà connu pour l'irremplaçable voyage vécu dans les religions "Dieu croit-il en Dieu?" (Albin Michel) et son recueil d'interviews "Dieu leur parle t-il?" (DDB). Ici sa connaissance soutient sa mémoire pour nous transmettre le plus beau cadeau qui soit : l'image d'un Maître authentique. Ne vous privez pas de ce plaisir rare qu'est un livre joyeux, profond, solidement étayé et rayonnant d'amour.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Nul n'ignore que la science maçonnique est pour l'essentiel fondée sur des symboles qui jalonnent et balisent le cursus qui conduit le néophyte jusqu'aux grades les plus élevés auxquels il peut prétendre par son travail, son mérite et sa bonne compréhension desdits symboles. **Patrick Négrier**, auteur qui fait autorité en matière de quête maçonnique et qui a déjà publié de nombreux traités sur ce thème, vient de se livrer à une étude approfondie des relations qui existent

1 Patrick Levy, Le Kabbaliste, édition Pocket. Cet ouvrage a reçu le Prix "Spiritualité d'Aujourd'hui". L'édition Pocket inclut une préface inédite de Marc-Alain OUAKNIN.

entre le « **Temple de Salomon et les diagrammes symboliques**[2] ». Tel est le titre de cet ouvrage qui nous invite à une réflexion sur le sens véritable de cette franc-maçonnerie qui, malheureusement, reste obscure à beaucoup de ses membres qui la *traversent* sans la voir. Comme on ne saurait concevoir quelque étude que ce soit sans se référer à des sources historiques, Patrick Négrier nous présente en introduction « la symbolique des tableaux de loge à la lumière des textes fondateurs », nous précisant qu'ils sont aussi anciens que l'ordre lui-même. Puis, l'auteur nous montre de quelle manière le christianisme johannique est omniprésent dans « l'architecture symbolique des temples » comme en témoigna en son temps Jean l'évangéliste. Plus tard, on verra combien la légende d'Hiram, si chère aux maçons (tous rites confondus), condensera en elle l'intégralité de la quête maçonnique qui, sous une allégorie de référence vétérotestamentaire, débouche sur un message chrétien. Ce n'est pas un hasard si, de tous temps, les loges des trois premiers grades (apprenti, compagnon, maître) portent le nom de « Loges de saint Jean ». Patrick Négrier insiste bien et à juste titre sur l'apport du christianisme johannique dans la franc-maçonnerie. C'est dans le cabinet de réflexion appelé aussi chambre obscure ou, parfois, chambre de préparation, que le candidat à l'initiation est placé avant son introduction en loge. Cet usage très ancien (il en est fait mention dans des rituels de 1737) constitue pour le postulant une première approche de la symbolique maçonnique empreinte de christianisme. En effet, c'est en référence à l'acte de veiller recommandé par Jésus de Nazareth (selon Matthieu) que le candidat doit « dans l'obscurité de la nuit, attendre patiemment l'aurore, c'est-à-dire l'apparition de la lumière solaire à l'orient ». En conclusion de cet ouvrage érudit, Patrick Négrier nous précise que celui-ci comme les précédents qu'il a écrits et publiés a pour vocation de « réunir les matériaux en vue d'une histoire de la pensée maçonnique ». Tout maçon instruit ou désireux de le devenir se doit de posséder ce livre, cependant que les non-maçons pourront y trouver une réponse intelligente aux questions qu'ils peuvent être amenés à se poser sur cet Ordre à la richesse intellectuelle et spirituelle infinie.

On ne cessera jamais d'investir la pensée de René Guénon tant elle paraît être inépuisable. Cependant, il restait encore un domaine peu exploré et c'est ce qui

2 Patrick Négrier, Temple de Salomon et diagrammes maçonniques, éditions Ivoire-Clair, 2004, 240 pages, 21 €.

motive la publication d'un essai de **Jean-Marc Vivenza** sur «**La Métaphysique de René Guénon**[3]» . Faisant suite au *Dictionnaire de René Guénon*, paru chez le même éditeur en 2002, cet essai projette en effet l'éclairage sur cet aspect particulier du penseur extraordinaire que fut René Guénon, aspect qui, cependant, traverse toute son œuvre et se voit en filigrane dans chacune de ses études. Considérant la métaphysique comme « connaissance universelle et illimitée » alors que, selon lui, elle n'est « pas concernée par cette limitation essentielle » comme le sont la science, la philosophie et aussi la théologie, Guénon a la conviction profonde que, conformément à l'ordre traditionnel, elle se place au sommet, « à la plus haute pointe du savoir ». Nous ne cacherons pas aux lecteurs que cet important ouvrage, en dépit d'une écriture sans faille et sans faiblesse, n'est pas d'un abord facile et exige une grande attention. La pensée guénonienne est profonde et emprunte souvent des chemins malaisés. Cependant, cet aspect peu connu de sa pensée que nous développe et explicite Jean-Marc Vivenza mérite un effort particulier tant il est de nature à nous faire mieux connaître ce philosophe auquel aucune tradition n'était restée étrangère.

Olga et Thomas de Hartmann ont vécu durant douze années auprès d'un personnage extraordinaire, le célèbre Georges Ivanovitch Gurdjieff. Ce sont ces douze années (1917-1929) qu'ils nous content dans « **Notre vie avec Monsieur Gurdjieff**[4]». C'est au tout début de la Révolution russe que les auteurs rejoignirent Gurdjieff qui résidait alors. à Saint-Pétersbourg. Olga devint sa secrétaire et Thomas collabora à la composition des morceaux pour pianos dont Gurdjieff était l'initiateur. Ils l'accompagnèrent dans ses nombreux voyages et de Moscou à Londres, de Londres à Paris, de Paris à Berlin, de Berlin à Constantinople et de Constantinople à New York, ils recueillirent avec ferveur son enseignement. Le destin extraordinaire de cet homme dont on ne peut affirmer ni la date ni le lieu de naissance et qui mourra en 1949 est relaté avec grand soin et sans complaisance par les auteurs qui ne cachent pas que cette fréquentation ne fut pas toujours facile. Collaboration aussi fructueuse que tumultueuse. Ils ont activement participé à la fondation et à la mise en route de « l'Institut Gurdjieff pour le développement harmonique de l'homme » et suivi le « maître » dans ses multiples voyages où le temps se partageait entre la musique et l'enseignement.

---

3 Jean-Marc Vivenza, La Métaphysique de René Guénon, Le Mercure Dauphinois 2004, 180 pages, 17 €.
4 Olga et Thomas de Hartmann, Notre vie avec Monsieur Gurdjieff, édition définitive aux Éditions du Rocher, 2004, 340 pages, 21 €.

Ce livre se lit comme un roman mais n'en serait-ce pas un tant il nous plonge dans un monde *merveilleux* si loin de la banalité qui est le sort de la plupart des humains ? Olga et Thomas considèrent à l'égal d'une grande chance d'avoir connu cet homme et d'avoir vécu cette aventure prodigieuse dont ils nous ont laissé un témoignage passionnant.

Entre 1118, date de sa création, et 1314, date de sa dissolution officielle, vingt-trois grands maîtres se sont succédé à la tête du fabuleux Ordre du Temple. C'est la vie et l'œuvre de ceux-ci que **Jacques Rolland** nous invite à parcourir dans un livre fort documenté et intitulé tout simplement : «**Les Grands Maîtres de l'Ordre du Temple**[5]». Inscrite nécessairement dans l'histoire des croisades, celle de l'Ordre du Temple est intimement liée aux événements politiques et militaires de cette époque. Avec un soin dont nous lui sommes reconnaissants, l'auteur, en historien consciencieux, fait précéder chaque chapitre de repères chronologiques en Occident et en Orient. De même, il fait suivre chaque chapitre d'un aperçu des actions menées par chaque Grand Maître. On aura compris que ce livre se partage en vingt-trois chapitres, chacun d'entre eux étant consacré à un des vingt-trois Grands Maîtres. Ainsi, de Hughes de Payns, son fondateur, à Jacques de Molay, son dernier Grand Maître, nous pouvons suivre cette «histoire dans l'histoire» de cet Ordre militaire et religieux qui a donné lieu à moultes controverses qui, au demeurant, ne sont pas encore éteintes sept siècles après sa disparition de la scène politique. De multiples anecdotes émaillent cet ouvrage, ce qui a pour effet de le rendre moins austère et de satisfaire la curiosité sans toutefois tomber dans les surenchères pseudo-historiques dont tant d'historiens et de chroniqueurs sont friands. Qu'elle paraisse scandaleuse ou qu'elle semble providentielle, l'histoire des Templiers, ces moines-soldats, constitue un épisode incontournable de la grande histoire du Moyen Âge et nous ne pouvons que nous réjouir quand sort un ouvrage sérieux et objectif comme celui-ci. On notera qu'au centre du volume sont reproduits en couleur les armes des Grands-Maîtres, ce qui ne laissera pas insensibles les amateurs d'héraldique.

On ne peut plus ignorer ou faire semblant d'ignorer le caractère initiatique des arts martiaux. Mais si l'on désire aller plus loin et se familiariser avec cette forme

5 Jacques Rolland, Les Grands Maîtres de l'Ordre du Temple, Dervy, 2004, 256 pages, 19 €.

de philosophie, il est très utile de lire le « **Guide initiatique des arts martiaux**[6]» de Marc-Louis Questin. En introduction, l'auteur nous avoue « tenter de dévoiler un peu des fabuleux mystères qui entourent le monde des arts martiaux ». Acquérir la maîtrise de soi est un des principaux objectifs de ces arts martiaux dont le nom générique recouvre une foule de disciplines qui vont du judo au karaté, du kung-fu au gi-gong, toutes contribuant à inciter l'homme à s'épanouir en ne faisant « qu'un avec les énergies, l'univers, le tao, le cosmos ». Marc-Louis Questin, conscient que nous vivons une époque désordonnée (c'est le moins que l'on puisse dire), veut montrer de quelle manière l'enseignement de ces arts martiaux peut nous aider à surmonter nos désarrois. Venus du bout de l'orient et du fond des âges, ces arts martiaux constituent une philosophie fondée sur la paix intérieure, sur la méditation, sur la maîtrise de soi. En vérité, ne fait-on point faire œuvre salutaire en invitant les êtres à mettre leurs énergies au service d'une existence équilibrée ? Chacun pourra en retirer un bénéfice pour lui-même et pour les autres.

Puisque nous venons de faire un petit tour en Orient, profitons-en pour signaler un essai d'**Armen Godel** qui, sous le titre « **Le Maître de nô**[7]» , nous ouvre les portes du théâtre traditionnel et sacré japonais dont le mystère n'a jamais cessé de fasciner. Cette forme de théâtre diffuse avec discrétion un message fondamental dont l'auteur, comédien et metteur en scène, a pu pénétrer les arcanes en devenant lui-même le disciple d'un maître nô. Le mélange harmonieux du légendaire et de la magie, du silence et du verbe, fait la trame de ce théâtre millénaire qui voit évoluer des personnages masqués. Armen Godel confie qu' « en voyant se produire un comédien du théâtre nô, il est surpris de l'intensité qui émane de son visage, ce visage qui devient masque lui-même ».

Du théâtre passons à la danse et suivons **Jean-Luc Leguay** dans son cheminement qui l'a conduit d'une brillante carrière chorégraphique longue de vingt ans à la discipline ascétique qui le conduira à l'art de l'enluminure et à devenir, à son tour, sous la conduite d'un maître Italien, un « **Maître de lumière**[8]». Il s'agit en vérité d'une voie initiatique. Tout a commencé dans une bibliothèque de Turin quand, ouvrant un antique manuscrit enluminé, Jean-Luc Leguay a

6 Marc-Louis Questin, Guide initiatique des arts martiaux, éditions Trajectoire, 2004, 224 pages, 19,50 €.
7 Armen Godel, Le Maître de nô, Albin Michel, collection Espaces libres, 2004, 206 pages.
8 Jean-Luc Leguay, Le Maître de lumière, Albin Michel, 2004, 186 pages, 16 €.

«entendu un irrésistible appel ». À partir de ce jour, l'artiste mondain va se métamorphoser en un « artisan du divin » et étudiera l'enluminure, ce qui ne se fit point sans un travail ingrat et sans des moments de doute et de découragement. Cet apprentissage long est assorti d'initiations cérémonielles et de la réalisation d'un chef d'œuvre, car l'exercice de l'enluminure est plus qu'un métier, plus qu'un art... Un récit palpitant, plein d'émotion et d'humilité, une belle leçon de vie, un livre que nous conseillons.

« Dieu n'est pas dans le ciel, il est dans le regard de ceux qui aiment ». Quelle belle maxime ! Et que n'auraient pas dédaigné ceux qui, à l'initiative de Louis-Claude de Saint-Martin, ont suivi la voie cardiaque. On connaît les « Dix commandements » que Moïse reçut de Dieu sur le mont Sinaï et qui est le fondement du monothéisme judéo-chrétien. **Yvan Amar**, philosophe situé au confluent de trois héritages culturels, le judaïsme paternel, le christianisme maternel et l'hindouisme transmis par un sage indien contemporain, livre « **Les Dix Commandements intérieurs**[9] » par lesquels il initie une réalisation spirituelle qui place l'esprit avant la lettre. « Il m'a fallu un peu plus de vingt ans, écrit-il, pour réaliser l'importance de la morale sur le chemin spirituel » et c'est parce que, pour lui, Dieu réside dans la relation entre les êtres, qu'il a apporté ce témoignage d'amour.





Pascal Rivière a écouté pour vous...

Je ne résiste pas à la tentation de vous présenter le dernier titre du groupe néerlandophone **Laïs.** Pour qui n'est pas insensible à l'art vocal, « A la Capella », quoique de courte durée, est de toute beauté.

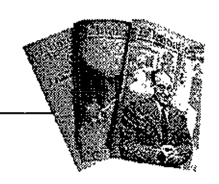


Disque : **A la Cappella** : Laïs & Ludo Vandeau, mini CD, Virgin 7243 5 838522 9.
Catégorie : classique – spiritualité.
Les morceaux présents sur le CD sont :
Tria cantica eucharista – De reiziger – After The Goldrush – Belle (Je m'en vais) – May Morning Dew – Tjanne – Wee Mij – Kabouter Kiekeboe. Si on s'attarde au sens des mots, le contenu n'est pas positif-positif, c'est même plutôt l'inverse. Autres albums du groupe : Dorothea – Laïs. Retrouvez les sur http://lais.be/inhoud/discografie.php?taal=fr&id=12

Michel Pépé a sorti en septembre 2003 son nouvel album : **Divine oasis** – MP 8283.



À la poursuite d'une certaine « celtitude ». Musique pour la relaxation, la visualisation, la spiritualité.
Sa musique est un délicat agencement de musiques celtiques, asiatiques, orientales... et personnelles. C'est un voyage théorique tant dans le vaste monde qu'à l'intérieur de nous-mêmes. Les mélodies dont il a le secret et le savoir-faire nous font goûter à la relaxation et à la poésie. Émotions et détente se marient harmonieusement et bercent notre pensée dans un univers de douceur et d'harmonie.
Des chants en gaëlique viennent apporter un peu plus de beauté à cet édifice musical qui ne manque pas de force. Un très grand moment musical !
Site : http://www.michelpepe.com



Nous avons reçu...

« LES AMITIÉS SPIRITUELLES », n° 218, avril 2004 BP 216, 75624 Paris Cedex 13. Dans ce numéro, nous avons relevé une très intéressante étude de Laurent Voegele sur Jacob Boehme et une « Lettre à Diognète », datée des années 190 et retrouvée à Constantinople en 1436. Cette lettre est un plaidoyer en faveur des chrétiens qui sont dans le monde ce que l'âme est dans le corps.

« ATLANTIS », n° 416, 1er trimestre 2004 30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes. Une étude sur l'héraldique européenne à travers le « culte d'une hiérarchie spirituelle transcendante » dans l'ancien régime, une biographie critique de Gilles de Rais et de nouveaux éclairages alchimiques sur la cathédrale d'Amiens constituent l'ossature de cette livraison.

À nos lecteurs qui maîtrisent la langue anglaise, nous présentons deux revues venues de l'autre côté de l'Atlantique :

« ARIES », revue pour l'étude de l'ésotérisme occidental, publie des articles en trois langues : allemand, anglais et français. Notre ami le professeur Antoine Faivre participe activement à l'élaboration de cette revue de haute tenue où l'on trouve des études fondamentales.

« ARIADNE'S WEB », revue trimestrielle dans laquelle on retrouve de nombreux articles sur les différents sujets ésotériques. Une étude du « Nombre d'Or » par Onslow H. Wilson, un poème de Zaccheus et bien d'autres articles à découvrir au long de ces pages.

Les lecteurs qui seraient intéressés par ces publications anglophones peuvent nous demander toutes précisions quant aux moyens de se les procurer (NDLR).

Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 31 mai 2004

1953 - 1 - 3 - 4 - 6	1954 - 4	1955 - 3
1958 - 1	1961 - 2 - 3 - 4	1962 - 3 - 4
1963 -1 - 2 - 3 - 4	1964 - 1 - 2 - 3 - 4	1965 - 2 - 3 - 4
1966 - 1 - 3	1967 - 1- 3/4	1968 - 3
1969 - 4	1970 - 2 - 4	1971 - 1 - 2 - 3 - 4
1972 - 2 - 3 - 4	1973 - 3 - 4	1974 - 3 - 4
1975 - 1 - 2 - 3 - 4	1976 - 1 - 3 - 4	1977 - 1 - 2 - 3 - 4
1978 - 1 - 2 - 3 - 4	1979 - 1 - 3 - 4	1980 - 1 - 2 - 3 - 4
1981 - 1 - 2 - 3 - 4	1982 - 1 - 2 - 3 - 4	1983 - 1 - 2 - 3 - 4
1984 - 1 - 2 - 3 - 4	1985 - 1 - 2 - 3 - 4	1986 - 1 - 2 - 3 - 4
1987 - 1 - 2 - 3 - 4	1988 - 1 - 2 - 3 - 4	1989 - 1 - 2 - 3 - 4
1990 - 1 - 2 - 3 - 4	1991 - 1 - 2 - 3 - 4	1992 - 1 - 2 - 3 - 4
1993 - 1 - 2 - 4	1994 - 1 - 2 - 3 - 4	1995 - 1 - 2 - 4
1996 - 1 - 2 - 4	1997 - 3	1998 - 1 - 2 - 3 - 4
1999 - 1	2000 - 2 - 3 - 4	2001 - 1 - 2 - 3 - 4
2002 - 2 - 3 - 4	2003 - 1 - 2 - 3 - 4	2004 - 1

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5,00 € T.T.C. (port compris). À partir de 15 revues : 4,00 € ; à partir de 25 revues : 3,00 €.

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible d'avoir des photocopies au même prix et dans les mêmes conditions.

Le « **CERCLE PHANEG** »
5, rue de la Chapelle, 75018 Paris
(M° Marx-Dormoy)
organise des conférences
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 h 30.
Entrée libre

Le programme des conférences peut être demandé à la revue ou consulté sur notre site internet ***www.papus.info***

Tous les troisièmes dimanches de chaque mois, à 14 heures,
vous pouvez assister aux conférences du
« **GROUPE GALAAD** »
dans les locaux de la « Société Théosophique »,
4, square Rapp, 75007 Paris.

Ces conférences, présentées par Robert Delafolie,
sont consacrées, cette année,
à la « grande hérésie cathare ».

Tous livres anciens et rares peuvent être commandés
à la librairie du « **Grand Chêne** ».
Un catalogue actualisé peut être demandé
aux adresses suivantes :

Chemin de la Trévaresse – 13770 Venelles
04 42 54 23 45 ou 06 12 99 74 33

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2004

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2004)

Nom... Prénom..
Adresse..
Code postal.....................Commune...
Date ____/____/2004 Signature____________________

Tarifs 2004

France, pli fermé	28 euros
France, pli ouvert	25 euros
U. E. - DOM TOM	33 euros
Étranger (par avion)	40 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN	43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.